

La Visitation à Annecy de la Galerie à la basilique

En 1601, par le traité de Lyon, le duc de Savoie Charles-Emmanuel I^{er} avait dû céder au roi de France Henri IV tous les territoires qu'il possédait à l'ouest du Rhône et qui constituent de nos jours le département de l'Ain. Parmi ces territoires figurait le pays de Gex. Or celui-ci, passé à la Réforme depuis 1536, relevait au plan spirituel du diocèse de Genève. Pour négocier avec la France le rétablissement du catholicisme dans le pays de Gex, Claude de Granier, l'évêque de Genève exilé à Annecy, s'empressa d'envoyer à Paris François de Sales, un prêtre de trente-cinq ans célèbre déjà pour la mission qu'il avait accomplie parmi les protestants du Chablais. François de Sales séjourna à Paris de janvier à septembre 1602.

À son retour, M^{gr} de Granier étant décédé, c'est lui qui lui succéda comme évêque de Genève. Il reçut la consécration épiscopale à Thorens le 8 décembre 1602, et dès le mois d'août 1603 il se rendit en visite pastorale dans le pays de Gex pour y faire appliquer les ordonnances édictées par Henri IV en faveur du culte catholique. Mais le jeune archevêque de Bourges, M^{gr} André Frémyot, était parvenu à obtenir du roi les revenus du doyenné de Gex, au détriment des curés que l'évêque de Genève voulait y installer.

C'est alors que ce dernier fut sollicité par les échevins de Dijon pour aller prêcher dans leur ville le carême de 1604. M^{gr} Frémyot étant natif de Dijon, où il devait être présent durant le carême, François de Sales accepta la proposition pour avoir l'occasion de le rencontrer, espérant pouvoir ainsi régler à l'amiable le problème du doyenné de Gex. M^{gr} Frémyot qui était une âme généreuse ne fit aucune difficulté pour renoncer aux revenus de Gex et les deux prélats se lièrent d'amitié.

À Dijon, en ce mois de mars 1604, à chaque sermon qu'il prononçait dans la Sainte-Chapelle des ducs de Bourgogne, l'évêque de Genève était étonné de voir, toujours en face de sa chaire, une dame de qualité qui l'écoutait avec une attention soutenue.

Intrigué, il finit par demander à M^{gr} André Frémyot s'il connaissait cette femme. Celui-ci lui répondit avec un sourire amusé que c'était sa propre sœur, Jeanne-Françoise. Elle était veuve du baron de Chantal, tué accidentellement trois ans auparavant au cours d'une partie de chasse. C'est chez le président Bénigne Frémyot, père d'André et de Jeanne, que François de Sales fit la connaissance de la baronne de Chantal.

La jeune veuve lui confia ses interrogations quant à une éventuelle orientation de son existence vers la vie monastique. Il se trouve que l'évêque de Genève portait en lui un projet de nouvelle forme de vie religieuse à l'intention des femmes. Aussi écouta-t-il tout particulièrement Jeanne lui ouvrir son cœur. Il comprit que ce cœur était sincère et il entrevit qu'il était capable de grandes choses. Mais il comprit aussi que ce cœur n'était pas encore mûr pour le don total.

Au mois d'août de la même année 1604 ils se retrouvèrent au cours d'un pèlerinage à Saint-Claude et c'est là que François dit à Jeanne son consentement à l'accompagner dans sa recherche

spirituelle. Au mois de mai 1605, elle vint faire un séjour au château de Sales, chez la mère de François. Elle y prit l'engagement de se consacrer à Dieu sans réserve. Deux ans plus tard, en 1607, elle passa trois semaines à Annecy. Elle fut accueillie rue Sainte-Claire, à l'hôtel de Bagnoréa, chez le président du conseil de Genevois Antoine Favre, grand ami de François de Sales. Elle était venue pour la Pentecôte et c'est au cours de ce séjour que l'Esprit Saint fit se dessiner le projet de la Visitation. Deux années s'écoulèrent encore, puis il fut convenu que Jeanne reviendrait à Annecy pour toute la durée du carême de 1609. De nouveau elle logea rue Sainte-Claire dans la grande demeure du président Favre. Enfin, en 1610, au terme de six années de maturation, François estima que Jeanne était prête pour donner naissance à la Visitation.

Le 4 avril 1610, dimanche des Rameaux, Jeanne arriva à Annecy et, comme de coutume, elle descendit chez Antoine Favre, rue Sainte-Claire. Elle était accompagnée par Charlotte de Brécard, une Bourguignonne déterminée elle aussi à partager la grande aventure spirituelle qui allait débiter. Une troisième candidate n'était autre que la fille aînée d'Antoine Favre, Jacqueline, dont l'adolescence avait été marquée par un goût très prononcé pour la danse.

Jeanne avait fait le voyage avec ses deux filles et son gendre : Françoise de Chantal était une enfant de onze ans, et Marie-Aimée, qui en avait douze, venait d'épouser Bernard de Sales, un jeune frère de l'évêque. Jeanne passa la Semaine Sainte à l'hôtel de Bagnoréa. Puis, après la fête de Pâques, elle alla séjourner pendant six semaines dans le château de son gendre à Thorens, pour organiser avec M^{me} de Boisy l'installation du jeune couple.

La maison de la Galerie

Pour établir le petit institut qu'il avait projeté, François de Sales allait être conduit, par un étrange concours de circonstances, à choisir une modeste demeure située en dehors d'Annecy. Connue sous le nom de maison de la Galerie, elle se trouvait le long du chemin conduisant chez les capucins, dont le couvent fut détruit au XIX^e siècle pour céder la place à l'hôpital. Plus loin ce chemin desservait la villa du marquis de Saint-Sorlin qui a donné son nom au quartier des Marquisats. Il se terminait à l'ancien hôpital des pestiférés de la Cullaz. Au-delà, les rochers de la Puya, en plongeant à-pic dans le lac, interdisaient tout passage. La route d'Annecy à Faverges par Sevrier, Saint-Jorioz, Duingt et Doussard transitait par le haut : elle suivait le tracé de l'ancienne voie romaine en grimpant par la côte Perrière et en poursuivant par le boulevard de la Corniche, avant de traverser la châtaigneraie de la Puya pour redescendre ensuite sur Sevrier. La route du bord du lac ne fut taillée dans la falaise de la Puya qu'en 1819. La maison de la Galerie était donc sur un chemin tout à fait paisible, sans autre circulation que celle, très limitée, de la desserte locale.

Cette maison avait été construite par la famille Floccard dont le blason chargé de sept croisettes est sculpté sur le linteau d'une cheminée. Louis Floccard, qui fut syndic d'Annecy, avocat fiscal, puis président de la Chambre des Comptes de Genevois, avait marié sa fille Henriette à François Viallon, seigneur de la Pesse, qui fut lui aussi syndic d'Annecy et avocat fiscal de Genevois, avant de terminer sa carrière comme maître auditeur à la Chambre des Comptes. Dans sa corbeille de noces, Henriette Floccard avait apporté au seigneur de la Pesse la maison de la Galerie.

Les projets sans lendemain de la baronne de Cusy

En 1609 cette maison fut l'objet d'un compromis de vente conclu entre François Viallon de la Pesse et Jean de Pingon, baron de Cusy, qui proposait de l'acheter pour 700 écus d'or. Le baron de Cusy et son fils avaient décidé d'entrer chez les capucins, tandis que la baronne, née Charlotte de Vautravers, voulait fonder avec une nièce, Jeanne-Françoise Chappot de Césarches, une communauté de carmélites. La maison de la Galerie serait destinée à abriter les futures carmélites et c'est Jeanne-Françoise Chappot qui apporterait l'argent nécessaire pour l'acquérir.

Connaissant le projet que François de Sales avait conçu avec la baronne de Chantal, le baron de Cusy proposa à l'évêque que sa femme et sa nièce, au lieu de se faire carmélites, viennent se placer sous la conduite de Jeanne de Chantal à qui elles apporteraient la maison de la Galerie pour instituer la Visitation. Mais dès la fin de l'année 1609 Jeanne-Françoise Chappot de Césarches abandonna l'idée d'entrer dans la vie religieuse. Naturellement, il n'était plus question qu'elle finance l'achat de la maison de la Galerie. Néanmoins François de Sales comptait bien y accueillir la baronne de Cusy, et les jeunes filles qu'elle amènerait avec elle, lorsqu'il ouvrirait la Visitation pour la fête de Pentecôte, le 30 mai 1610, convaincu que la famille de Pingon pourvoirait à l'acquisition de la maison.

Or Charlotte de Cusy n'entra pas dans les vues de son mari. Elle n'avait nullement l'intention de participer à la création d'un nouvel institut car elle entendait bien se faire carmélite. De sorte que, lorsque Jeanne de Chantal revint de Thorens le 29 mai, François de Sales lui demanda de renoncer momentanément au projet de la Visitation pour aller se mettre pendant une année au service des carmélites que M^{me} de Cusy allait fonder le lendemain même à la maison de la Galerie. Jeanne de Chantal accepta.

L'arrivée soudaine du baron de Cusy produisit un étonnant retournement de la situation. Il venait les informer que, dans la nuit, son épouse avait pris la décision de renoncer à la vie monastique. Avec le retrait de la baronne de Cusy s'envolait la maison de la Galerie où Jeanne de Chantal et ses compagnes auraient dû s'installer dès le lendemain, soit pour instituer la Visitation selon les modalités proposées par le baron de Cusy, soit pour contribuer à l'établissement de carmélites en réponse aux aspirations de son épouse. Rien ne se fit donc en cette Pentecôte 1610, fête que François de Sales avait choisie pour l'entrée de Jeanne de Chantal dans la vie religieuse.

Les débuts de la Visitation

Sans tarder l'évêque entra en pourparlers avec M. de la Pesse pour lui acheter la maison, car il n'avait pas d'autre lieu où établir ses futures religieuses. François Viallon de la Pesse accepta et le 6 juin 1610, en la fête de la sainte Trinité, Jeanne de Chantal, Charlotte de Brécharde et Jacqueline Favre purent s'installer à la Galerie où les avait précédées, pour préparer le logis, Anne-Jacqueline Coste, servante à l'auberge de l'Écu de France à Genève, puis à l'auberge de l'Horloge à Annecy, désireuse de se mettre au service des nouvelles religieuses. La Visitation Sainte-Marie était née, mais la maison n'était pas payée.

François de Sales reprit contact avec M^{lle} Chappot de Césarches. Le 3 juillet 1610 il lui écrivit pour l'inciter à venir rejoindre les premières visitandines, espérant qu'elle financerait l'achat de la maison comme elle s'était engagée à le faire au profit du projet de sa tante, M^{me} de Cusy. Mais Jeanne-Françoise Chappot ne répondit pas aux attentes de l'évêque, car entre temps elle avait

choisi de se marier. François de Sales dut se résoudre à faire lui-même l'acquisition de la maison et c'est au parloir de la Galerie, en présence de Jeanne de Chantal, qu'il remit à François Viallon de la Pesse une promesse de paiement signée de sa main.

La maison de la Galerie se composait d'un petit corps de logis de plan carré comportant deux pièces au rez-de-chaussée et deux pièces à l'étage. Les quatre femmes se partagèrent les deux chambres du haut, tandis qu'en-bas se trouvaient la réserve et la cuisine où régnait Anne-Jacqueline Coste. En raison de la déclivité du terrain une pièce située en sous-sol était accessible de plain-pied et c'est là probablement que fut établi le parloir pour recevoir les visiteurs. Sur ce très modeste bâtiment d'habitation se greffait, parallèlement au chemin, une aile étroite où se trouvait l'escalier, au-delà duquel le rez-de-chaussée était occupé dans toute sa longueur par une cave et l'étage par un promenoir : la fameuse galerie qui a donné son nom à la maison et qui s'ouvrait sur le lac par six arcades, décorées de torsades peintes en ocre et en noir sur fond blanc. La cave était divisée en deux parties dont l'une devint le chœur des religieuses et l'autre la nef de la chapelle où la lumière n'arrivait que par de minuscules soupiraux. Jeanne de Chantal fit placer un petit bénitier à côté de la porte dans laquelle elle fit percer un guichet protégé par une grille en fer.

Le 6 juin 1611, après une année de noviciat, les trois fondatrices prononcèrent leurs vœux. En cette circonstance elles recouvrirent les murs rustiques de la cave avec des draps sur lesquels elles épinglèrent des bouquets de fleurs des champs, cueillies dans les prairies environnantes où elles menaient paître leur unique vache. Aucune maison n'existait dans le voisinage et, de l'autre côté du chemin conduisant aux Marquisats, les sœurs allaient jusqu'au lac pour laver leur linge, là où se forme le Thiou. Protégée de la route par l'aile de la galerie, une cour ensoleillée les réunissait pour écouter François de Sales lorsqu'il venait répondre aux questions qui se posaient à elles. Les notes qu'elles prenaient donnèrent naissance aux *Entretiens spirituels* et la cour en retira l'appellation de cour des Entretiens.

Mais Jeanne de Chantal tomba gravement malade, au point qu'on la crut perdue. La médecine s'étant déclarée impuissante à la guérir, François de Sales, confia Charlotte de Brécard et Jacqueline Favre à la Vierge. Contre toute attente M^{me} de Chantal recouvra la santé et l'évêque fit peindre un ex-voto que l'on peut toujours voir à la maison de la Galerie. Le prélat est représenté au pied de la Vierge, en compagnie des deux religieuses agenouillées qui portent le costume qu'avait confectionné Charlotte de Brécard et qui n'était pas encore l'habit de la Visitation.

La maison de la Galerie conserve aussi une précieuse broderie que l'on dit réalisée par la marquise de Sévigné, petite-fille de Jeanne de Chantal. On y voit une scène caractéristique des débuts de la Visitation. Sur la prairie plantée de grands arbres qui s'étend entre la maison, dans le fond, et le lac bordé de roseaux, au premier plan, François de Sales, accompagné de son secrétaire Michel Favre, vient s'entretenir avec les premières religieuses. La maison figurée à l'arrière plan se compose de deux parties distinctes : à gauche l'habitation, et à droite l'aile où s'ouvrent à l'étage les arcades de la galerie donnant sur le lac.

Une première vocation se présenta dès le 23 juillet 1610 en la personne de Claude-Françoise Roget. Une deuxième se manifesta trois jours plus tard avec Péronne-Marie de Châtel. D'autres ne tardèrent pas à suivre : Marie-Marguerite Millerot, Marie-Adrienne Fichet, Claude-Marie Thiollier, Claude-Agnès Joly de la Roche, Marie-Aimée de Blonay...

Le 1^{er} janvier 1612 les sœurs inaugurèrent les visites aux pauvres et aux malades. En cette

circonstance leur demeure se révéla peut-être un peu éloignée de la ville. Mais surtout la maison s'avérait bien trop petite pour loger décemment quatorze personnes. C'est pourquoi, le 14 juin 1612, Jeanne de Chantal fit l'acquisition, à l'intérieur des remparts d'Annecy, d'une maison appartenant à l'avocat Nycollin, située entre le couvent des dominicains et le Thiou, dans le but de la transformer en un véritable monastère.

Le 30 octobre 1612 les quatorze religieuses quittèrent la maison de la Galerie pour aller s'établir dans la maison Nycollin. Beaucoup d'Annéciens étaient venus les attendre à leur porte, des femmes surtout, pour les accompagner jusqu'à leur nouvelle demeure. On remarquait particulièrement l'abbesse et les moniales cisterciennes de Sainte-Catherine qui étaient descendues du Semnoz pour les embrasser à leur sortie de la Galerie.

Quant à la modeste demeure qui avait vu naître la Visitation, elle fut restituée à François Viallon de la Pesse à qui l'achat de la propriété n'avait probablement pas encore été payé par l'évêque. La chapelle redevint une cave et M. de la Pesse y remit son pressoir et ses tonneaux.

Plus tard Jeanne de Chantal eut le désir de récupérer le berceau de la Visitation. Le fils Viallon de la Pesse ne voulut à aucun prix se séparer de la Galerie. Jeanne chercha du moins à s'en rapprocher en achetant un verger qui lui était mitoyen. On le lui fit payer le double de ce qu'il valait. L'affluence des vocations conduisit la mère de Chantal à bâtir un deuxième monastère à Annecy. Elle voulut l'implanter juste à côté de la maison de la Galerie. Mais c'est seulement après le décès de la fondatrice que Françoise-Agnès Floccard, supérieure du second monastère, parvint en 1657 à racheter la Galerie à la famille de la Pesse. Dès lors, les sœurs de la seconde Visitation se plurent à appeler Bethléem le berceau de leur Ordre. Elles s'empressèrent de rétablir la chapelle dans la cave et, en 1712, elles agrandirent la propriété en achetant le jardin voisin appartenant au comte de la Val d'Isère.

L'œuvre des retraites

En 1725, les visitandines acceptèrent de mettre la maison de la Galerie, sa chapelle et son jardin à la disposition de Nicolarde Blondet, une libraire d'Annecy originaire de Sallanches, en contrepartie d'un capital de 4 000 livres rapportant un intérêt de 200 livres. M^{lle} Blondet instituait à la Galerie trois retraites fermées par an, d'une durée de huit jours chacune, pour six dames ou demoiselles. En 1730, la prédication de ces retraites fut confiée aux barnabites du collège Chappuisien grâce à une fondation de 780 livres faite par la maîtresse d'école Louise Gottaz. Mais en 1742 l'invasion de la Savoie par les Espagnols interrompit les retraites, car M^{lle} Blondet fut contrainte par la municipalité à héberger dans la maison de la Galerie les pauvres chassés de l'hôpital du Saint-Sépulcre où avaient été casernées les troupes d'occupation.

La mort de Nicolarde Blondet en 1744 et l'interruption des retraites conduisirent le second monastère de la Visitation à récupérer la libre disposition de la Galerie. En 1756, dans la population féminine d'Annecy, le désir de voir renaître des retraites à la Galerie fit surgir des protestations contre le retour des locaux aux visitandines. Celles-ci, tout en réaffirmant leurs droits sur la Galerie, consentirent à la reprise des retraites qui furent dès lors des retraites ouvertes, les participantes rentrant chez elles chaque soir. On institua aussi des retraites d'une journée. Le succès fut considérable, que la retraite soit de huit jours ou d'une journée, puisqu'elle mobilisait à chaque fois de soixante à quatre-vingts personnes.

En 1771 le conseil municipal accepta une fondation d'un capital de 1 000 livres, dont les 25 livres d'intérêt devaient être affectées aux deux maîtresses d'école de la ville pour qu'elles assurent la direction spirituelle des retraites à la Galerie. Les visitandines refusèrent cette nouvelle direction et la retraite du 29 juin 1772 fut la dernière. Les sœurs reprirent la maison qu'elles incorporèrent à la clôture. Elles y ouvrirent un pensionnat pour vingt jeunes filles qui fonctionna jusqu'à la Révolution.

Du Refuge aux sœurs de Saint-Joseph

Lorsque survint la Révolution française, en 1792, tout le quartier s'appelait la Providence du nom de l'hôpital de la Providence fondé presque en face de la Galerie par M^{gr} d'Arenthon d'Alex à la fin du XVII^e siècle, mais détruit dès 1725 par un incendie occasionné par la foudre. Le nom en est resté à la rue de la Providence. En 1793 les visitandines durent quitter le second monastère devenu bien national. Qualifiée de maison au lieu dit *À la Providence*, la Galerie fut adjugée aux enchères à l'aubergiste Pierre Velland en 1795. Mais en 1842, poursuivi par ses créanciers, Pierre Velland dut revendre la Galerie. Elle fut achetée par le chanoine Crozet-Mouchet.

Comme le chanoine n'habitait pas la totalité du bâtiment, en 1847 il mit l'autre partie à la disposition d'une veuve, Catherine Thyron, qui elle-même transmit ses droits à Julie Crémieux. En 1854, celle-ci finit par acheter au chanoine Crozet-Mouchet la partie du bâtiment qu'elle occupait, dans le but d'y établir un refuge pour les filles repenties. Les cas auxquels elle se trouva confrontée journellement la troublèrent si profondément qu'elle s'en fut consulter le curé d'Ars. Il lui conseilla d'arrêter son engagement auprès des repenties et elle se retira parmi les trappistines du monastère de Vaise à Lyon. M^{lle} Billoud tenta de reprendre son œuvre, mais l'évêque d'Annecy, M^{gr} Rendu, préféra faire appel à une femme dotée d'une solide expérience, Laurence Guittaud, fondatrice de la Maison du Bon Pasteur à Chambéry. La Galerie abritait vingt-deux filles qui travaillaient sur des métiers à tisser, sous la conduite des sœurs de la Charité à qui les avait confiées M^{lle} Guittaud. Une dizaine d'autres filles étant attendues il fallait envisager d'agrandir les locaux en les surélevant.

Les sœurs de Saint-Joseph, qui s'étaient établies en 1835 dans l'ancien monastère de la seconde Visitation, n'étaient guère enchantées de ce voisinage et ne voulaient surtout pas d'une surélévation de la maison de la Galerie. Le 24 avril 1855 elles parvinrent à la racheter à M^{lle} Guittaud, tandis que le Refuge allait s'implanter au bord du Thiou, entre la manufacture de coton et le pont... Saint-Joseph ! Comme l'avaient fait les visitandines à la fin du XVIII^e siècle, dès 1856 les sœurs de Saint-Joseph instituèrent à la Galerie un pensionnat. La galerie qui avait donné son nom à la maison avait été transformée : ses ouvertures donnant sur le lac avaient été murées, des fenêtres avaient été ouvertes sur la cour des Entretiens, et son volume avait été divisé en plusieurs pièces. Au-dessous, dans la chapelle où avaient prié Jeanne de Chantal, Charlotte de Brécharde et Jacqueline Favre, furent percées trois petites fenêtres en plein cintre, garnies de vitraux offerts par sœur Césarie, religieuse de Saint-Joseph. Le succès grandissant du pensionnat nécessita la construction d'un nouveau bâtiment en 1885. Il fut réalisé par l'entreprise Faletti sur les plans de l'architecte Dénarié.

À partir de 1897 et jusqu'au milieu du XX^e siècle, les locaux du pensionnat furent affectés au noviciat des sœurs de Saint-Joseph. En 1952, la maison a été restaurée, travaux qui permirent de retrouver les ouvertures de la galerie et les traces de leur décor peint. Récemment, les sœurs de Saint-Joseph y ont fait de nouveaux aménagements qui ont abouti à la création d'un musée, petit

par sa taille, mais agréablement présenté et d'un très grand intérêt par les documents exposés. L'Académie salésienne y a mis en dépôt de splendides peintures provenant de l'église des visitandines de Rouen. Mais surtout, les murs de la maison de la Galerie ayant vu naître la Visitation, il émane de ces lieux une émouvante puissance évocatrice.

La grande Visitation

Le 30 octobre 1612, les visitandines devenues trop nombreuses pour continuer à vivre à la Galerie avaient donc quitté le lieu de leur naissance pour s'installer dans la maison Nycollin acquise par Jeanne de Chantal le 14 juin. D'autres maisons voisines furent achetées pour pouvoir constituer un véritable monastère : le premier monastère de la Visitation, la Sainte Source d'où les visitandines allaient faire rayonner partout l'esprit salésien.

L'église bâtie par Jeanne de Chantal

À ce monastère il fallait, bien sûr, une église. Le 20 mai 1614, Jeanne en confia la réalisation à deux maîtres maçons originaires du Valsesia, Chiesa et Delasa. Ce sont les premiers Valsésiens dont l'intervention en Savoie soit attestée. La famille Chiesa, originaire de Riva Valdobbia, est bien connue depuis la fin du XV^e siècle, quand elle travaillait dans la vallée d'Aoste pour Georges de Challand, et jusqu'à la fin de la deuxième décennie du XVIII^e, lorsqu'elle était à l'œuvre en Maurienne, après avoir bâti plusieurs églises en Tarentaise au cours du siècle précédent.

François de Sales et Jeanne de Chantal sont ainsi les promoteurs de l'art baroque en Savoie, juste après les jésuites qui étaient en train d'édifier leur splendide église de Chambéry, dont les plans étaient dus au célèbre père Martellange. Mais la première église de la Visitation n'eut rien de comparable avec la grandiose église chambérienne. C'était un bâtiment rectangulaire d'une très grande simplicité, long de 20 m, composé d'une seule nef de trois travées, couvert de voûtes d'arêtes. Son chevet se dressait à l'aplomb du canal Saint-Dominique et le chœur des religieuses se développait perpendiculairement au sanctuaire, sur le côté gauche de celui-ci.

François de Sales en posa la première pierre le 18 septembre 1614. On y lisait la dédicace suivante : *À Dieu très bon et très grand, et à la sainte Vierge Marie de la Visitation, étant ducs Charles-Emmanuel en Savoie et Henri en Genevois, l'an 1614, le 18 septembre, Marguerite, infante de Savoie, veuve du duc de Mantoue, étant protectrice, François étant évêque, ce sanctuaire a été béni pour la congrégation des sœurs de la Visitation.* L'église achevée, sa consécration eut lieu le 30 septembre 1618 sous le vocable de saint Joseph à qui les visitandines avaient une dévotion particulière et dont elles ont beaucoup contribué à diffuser le culte.

François de Sales mourut à Lyon le 28 décembre 1622. Sa cathédrale à Genève étant aux mains des calvinistes, il avait demandé à être enseveli à la Visitation où son corps fut apporté le 24 janvier 1623. Aussitôt des foules de pèlerins vinrent prier à son tombeau près duquel étaient célébrées de nombreuses messes. Deux miracles retentissants accrurent encore ce mouvement de dévotion : le 28 avril, la résurrection de la petite Françoise Viallon de la Pesse qui s'était noyée en tombant dans le canal Notre-Dame derrière l'hôtel de la Monnaie à Annecy, et, le 1^{er} mai, celle d'un adolescent, Jérôme Genin, mort noyé lui aussi, dont le corps avait été retiré du Fier au pont d'Onnex.

Dès le mois d'avril 1623 Jeanne de Chantal dut faire aménager deux autels latéraux le long du mur sud de l'église, car le maître-autel ne suffisait pas pour toutes les messes d'intercession ou d'action de grâce que réclamait le vigoureux mouvement de piété né spontanément auprès du tombeau de François de Sales. Afin de donner à chacun de ces deux autels un espace réservé aux fidèles venus y entendre la messe, Jeanne se résolut à agrandir l'église en ouvrant sur son côté sud deux chapelles latérales. Leur première pierre fut posée le 19 novembre 1628 par M^{br} Jean-François de Sales, frère de François à qui il avait succédé sur le siège épiscopal de Genève. La cérémonie se fit en présence du prince Thomas de Savoie-Carignan et de son épouse Marie de Bourbon-Soissons.

En 1630, la petite église de la Visitation reçut la visite de Louis XIII en personne et du cardinal de Richelieu qui venaient de s'emparer d'Annecy dans le contexte de la guerre de Succession du Montferrat. Le roi et son ministre avaient un ardent désir de pouvoir prier au tombeau de François de Sales. En août 1632, le prince et la princesse de Carignan étaient de nouveau à la Visitation pour assister, dans l'église, à la reconnaissance du corps de François de Sales en vue de sa béatification. Trois évêques avaient été chargés de cette mission : l'archevêque de Bourges André Frémyot, frère de Jeanne de Chantal, l'évêque de Belley, Jean-Pierre Camus, grand ami de François de Sales, et l'évêque de Genève, Jean-François de Sales, son propre frère. En 1638, l'église du premier monastère vit arriver en pèlerinage la trop célèbre Jeanne des Anges, prieure des Ursulines de Loudun. Deux ans plus tard c'est la duchesse régente de Savoie, Christine de France, sœur du roi Louis XIII, qui vint se recueillir sur le tombeau de François de Sales. De retour à Turin, Madame Royale envoya à l'église de la Visitation un tableau où elle avait fait peindre François de Sales présentant à Dieu la famille de Savoie agenouillée en prière. Pour sa part, le commandeur Brûlart de Sillery avait offert une *Déploration du Christ mort par les anges*, œuvre du XVI^e siècle, en ivoire, dans un riche cadre doré, rehaussé d'argent et d'émaux, cadeau reçu de Paul V quand il était ambassadeur de France à Rome.

L'église bâtie par Marie-Aimée de Blonay

Jeanne de Chantal mourut le 13 décembre 1641 à la Visitation de Moulins où elle était allée pour donner le voile à la duchesse de Montmorency. Mme de Montmorency fit embaumer son corps et le fit transporter à Annecy où il fut mis au tombeau dans l'église du premier monastère le 30 décembre. À l'occasion du triduum célébré pour le premier anniversaire du décès de Jeanne de Chantal, la supérieure Marie-Aimée de Blonay fit décorer l'église. On eut alors la mauvaise surprise de découvrir des fissures qui se révélèrent particulièrement graves. Le verdict des hommes de l'art fut qu'il fallait totalement démolir l'église et la reconstruire. On imagine l'embarras de la communauté et de sa supérieure qui se demandaient où trouver l'argent pour entreprendre un tel chantier. C'est alors que se présenta à la porte du monastère un pauvre paysan du Chablais, nommé François Essève, qui venait offrir aux sœurs le peu qu'il possédait. Ce geste émut profondément les religieuses qui y virent un signe les invitant à balayer leurs hésitations et à entreprendre avec confiance les travaux qui s'imposaient.

Dès 1643 les corps de François et de Jeanne furent transférés en clôture pour que l'on puisse entreprendre la démolition de l'église. Puis, le 11 avril 1644, Marie-Aimée de Blonay signa le prix-fait de la future église avec Laurent Mauger et Gilbert Huguenin, architectes, Émilien Dubois et Jacques Calliat, maîtres maçons, et Aimé Moriette, maître verrier, tous installés à Mâcon, pour une dépense prévisionnelle de 78 000 livres. Ils présentèrent deux plans, une coupe longitudinale et une coupe transversale, une élévation de la façade, un plan de la charpente et un plan du clocher,

s'engageant à terminer le travail en trois ans et trois mois.

La nouvelle église devait être beaucoup plus grande que la première et enjamber le canal Saint-Dominique. Les architectes avaient prévu d'insérer la sacristie entre le chevet de l'église et le rempart de la ville. Le 27 août 1644, le conseil municipal autorisa les visitandines à ouvrir les fenêtres de la sacristie dans le mur du rempart, sous réserve que ces fenêtres soient protégées par une grille de forts barreaux de fer. M^{gr} Charles-Auguste de Sales, neveu et troisième successeur de François de Sales, vint poser la première pierre et Françoise-Madeleine de Chaugy fut chargée du suivi des travaux.

Coincé dans l'angle des remparts de la ville, entre l'église des dominicains et le Thiou, le premier monastère de la Visitation n'avait pas de jardin, pas le moindre espace vert. En 1644, le duc de Genevois-Nemours Charles-Amédée de Savoie, fit don à la Visitation du vaste pré Lombard, une île située entre le Thiou et le Vassé, en dehors de la ville, mais tout proche du monastère dont elle n'était séparée que par le fossé au pied du rempart, dénommé en cet endroit la Grenouillère. Les Genevois-Nemours avaient acheté ce terrain, en 1602, au président de la Chambre des Comptes de Genevois, Louis Floccard. Les visitandines devinrent ainsi propriétaires d'un vaste et magnifique jardin d'agrément, parcouru d'allées plantées de saules et de peupliers. Elles le firent clore d'un mur haut de plus de 4 m et long de 770 m. Pour y accéder, depuis une tour des remparts à laquelle s'était accolé leur monastère, elle lancèrent sur la Grenouillère, en 1648, un pont couvert en bois qui fut dénommé pont de Nazareth. Ce pont se raccordait à la tour par un pont levis. Au centre du clos Lombard, les visitandines édifièrent un oratoire dédié à la Sainte-Famille.

Au XIX^e siècle, après la disparition de la grande Visitation occasionnée par la Révolution, on combla la Grenouillère et on construisit dans le pré Lombard l'école du quai Jules-Philippe et l'hôtel de ville, derrière lequel fut aménagé un magnifique parc à l'anglaise qui porte de nos jours le nom de jardins de l'Europe.

De nombreux donateurs concoururent au financement de la nouvelle église. Parmi eux, le très impopulaire surintendant des Finances du roi de France, Michel Particelli d'Émery. Il offrit 6 000 livres pour la chapelle des Saints-Innocents, destinée à recevoir la dépouille mortelle de François de Sales, car il attribuait à son intercession la guérison miraculeuse de son fils. L'arc de la chapelle porte toujours ses armes *d'or à l'arbre arraché de sinople, au chef de gueules chargé de trois molettes d'or*. Un heaume à grille, richement pourvu de lambrequins, complète cette belle composition héraldique.

Pour la chapelle Sainte-Lucie, où devait reposer le corps de Jeanne de Chantal qui avait été sa meilleure amie, la richissime Marie-Félicité des Ursins, nièce du pape Sixte V, filleule de la reine Marie de Médicis, veuve du duc de Montmorency, devenue religieuse et supérieure à la Visitation de Moulins, offrit 10 000 livres. L'arc de la chapelle est timbré de ses armes *parti d'or à la demi croix de gueules cantonnée de huit alérions d'azur posés quatre et quatre, qui est de Montmorency, et bandé de gueules et d'argent de six pièces, au chef d'argent chargé d'une rose de gueules pointée d'or, soutenu d'une trangle d'or chargée d'une anguille ondulante d'azur, qui est des Ursins*. Ce blason est surmonté d'une couronne ducale et entouré de la cordelière des veuves.

Les travaux furent interrompus par un accident survenu le 20 juin 1645. « *Une grande comète ou un météore* » s'abattit sur le chantier avec un tel fracas que l'on crut que tout s'écroulait. La voûte recouvrant le canal Saint-Dominique s'effondra, deux grands piliers s'affaissèrent et la muraille fut quelque peu chahutée. Il fallut déblayer les décombres, démolir ce qui avait été trop gravement

endommagé, et, le 24 septembre 1645, M^{br} Charles-Auguste de Sales vint procéder à une nouvelle bénédiction du chantier. Que s'était-il réellement passé ? Le mot météore utilisé dans la relation de l'événement désignait à l'époque tout phénomène se produisant dans l'atmosphère. Un cyclone s'était-il abattu sur l'église en construction ? S'était-il agi de la foudre ? Toujours est-il que l'on peut, encore aujourd'hui, constater l'affaissement très marqué de l'un des piliers, du côté droit de la nef.

En 1647, Françoise-Madeleine de Chaugy succéda comme supérieure à Marie-Aimée de Blonay et la responsabilité du chantier fut confiée à Françoise-Agnès Floccard, celle-là même qui, devenue supérieure du second monastère, allait racheter la maison de la Galerie en 1657. Dès le 30 juin 1648, les travaux étaient suffisamment avancés pour que le corps de François de Sales puisse être placé dans la chapelle des Saints-Innocents. Le 11 décembre, le corps de Jeanne de Chantal pouvait à son tour être déposé dans la chapelle Sainte-Lucie.

L'architecture de cette église urbaine et conventuelle était sans rapport avec celle des nombreuses églises qu'un art baroque populaire fit fleurir dans les paroisses rurales des montagnes savoyardes. Son architecture savante reprenait, en la simplifiant, la façade que le père Martellange avait donnée à l'église des jésuites de Chambéry, caractérisée par les deux ailerons enroulés en volute qui rattrapent la différence de largeur entre ses deux niveaux. L'intérieur se composait d'une nef unique de trois travées, bordée de chaque côté par trois chapelles latérales. Elle était prolongée par un sanctuaire à chevet plat et précédée par une demi-travée où les trois arcades de la tribune déterminaient une manière de porche. D'élégantes voûtes d'arêtes couvraient l'église où un puissant entablement régnait tout autour de la nef, porté par des pilastres le long des murs, et par des piliers entre les grandes arcades des chapelles latérales, le tout d'ordre toscan. Les fenêtres ouvertes dans la nef et dans les chapelles latérales assuraient à l'édifice une abondante lumière. Le 30 septembre 1652, Charles-Auguste de Sales put procéder à la consécration de l'église dont les murs ne tardèrent pas à être littéralement recouverts d'ex-voto en cire ou en argent, sans compter d'innombrables béquilles.

En cette année 1652 mourut le donateur du pré Lombard, le duc de Genevois-Nemours Charles-Amédée, tué en duel par son beau-frère le duc de Beaufort. Le 26 août, sa veuve Élisabeth de Vendôme, qui était une petite-fille d'Henri IV, ramena son corps de Paris à Annecy pour l'ensevelir à Notre-Dame de Liesse, la nécropole des Genevois-Nemours. Accompagnée de ses deux filles, Marie-Jeanne-Baptiste, future duchesse de Savoie, et Marie-Françoise-Élisabeth, future reine de Portugal, la duchesse descendit au premier monastère de la Visitation pour y faire une longue retraite qui dura jusqu'au 24 novembre. Elle avait aussi ramené de Paris les corps de ses deux derniers nés, morts à la naissance, l'un en 1650 et l'autre en 1651. Mais au lieu de les faire enterrer à Notre-Dame de Liesse elle voulut qu'ils reposent près du tombeau de François de Sales, à la Visitation où elle-même aurait souhaité se retirer.

La béatification et la canonisation de François de Sales

Avec la mise en place, en 1660, du grand retable du maître-autel, sculpté par l'Annécien Louis Merle, les travaux s'achevèrent juste à temps pour la béatification de François de Sales, proclamée à Rome par Alexandre VII le 28 décembre 1661 et célébrée à Annecy du 29 avril au 7 mai 1662. En cette circonstance, la façade de l'église reçut l'un de ces décors complexes et éphémères qu'affectionnaient tant les fêtes baroques. La richesse de la symbolique du décor qui tapissait l'intérieur de l'église ne le cédait en rien à celle du décor de la façade.

Le corps du bienheureux François de Sales fut exhumé de son tombeau dans la chapelle des Saints-Innocents, pour être placé sur le maître-autel dans une châsse d'argent massif, décorée de colonnettes torsées et de pots à feu dans le plus pur style baroque, cadeau somptueux de la duchesse de Savoie, Christine de France, qui l'avait fait parvenir à la Visitation par les soins de son grand écuyer, le marquis de Genève-Lullin.

En avril 1663 eut lieu à la cathédrale d'Annecy le mariage du duc Charles-Emmanuel II avec la toute jeune princesse Françoise-Madeleine d'Orléans. Les nouveaux mariés ne manquèrent pas d'aller se recueillir devant la châsse du bienheureux François de Sales à l'église du premier monastère. En août 1664 ce fut au tour du cardinal Flavio Chigi, neveu du pape, de venir prier à la Visitation.

Le 19 avril 1665, à Saint-Pierre de Rome, Alexandre VII procéda à la canonisation de François de Sales. Annecy célébra l'événement du 8 au 16 mai 1666 en déployant une fastueuse mise en scène. Le père Ménestrier, jésuite spécialiste du décor symbolique et de l'ordonnement des pompes funèbres ou triomphales, recouvrit l'église du premier monastère, tant sur la façade qu'à l'intérieur, d'un extraordinaire décor éphémère. Il fit imprimer un livret qui permettait aux fidèles d'en déchiffrer les allégories. En cette circonstance, la tribune de l'église s'enrichit d'un orgue offert par la Visitation de Fribourg.

La dévotion des princes

En 1674, la duchesse de Bavière, Henriette-Adélaïde de Savoie, offrit un tabernacle en argent. Puis le baron de Châteauneuf, Antoine Castagnery, fit don d'une superbe grille réalisée par le maître ferronnier Bonnet. En 1681, la supérieure Philiberte-Emmanuelle de Monthoux fit décorer l'église de peintures en grisaille qui furent très appréciées. En 1685, c'est une luxueuse chaire sculptée et marquetée de loupe de différentes essences qui fut donnée par un membre de l'aristocratie savoyarde. En 1687, la mère Aimée-Bénigne de Lucinge fit refaire le clocher par deux charpentiers annéciens, François Gay et Étienne Raffin, sur les plans de l'architecte chambérien Cavoret. Ce fut le plus élégant des clochers à bulbe de Savoie et l'un des tout premiers.

La reine d'Angleterre Marie-Béatrice d'Este, épouse de Jacques II Stuart, roi en exil recueilli par Louis XIV au château de Saint-Germain-en-Laye, était une fervente dévote de saint François de Sales. En 1690, elle envoya à l'église du premier monastère une statue en argent du prince de Galles, âgé de trois ans. En 1693 elle fit parvenir une autre sculpture d'argent à l'image de la petite princesse Louise-Marie d'Angleterre, âgée d'un an. L'église reçut aussi une effigie en argent d'un prince de Bavière. En 1715, le roi Victor-Amédée II, la reine Anne-Marie et le prince de Piémont Charles-Emmanuel vinrent en pèlerinage au tombeau de saint François. Le roi offrit à l'église un ostensor d'or constellé de diamants. Sa mère, Marie-Jeanne-Baptiste de Genevois-Nemours, avait jadis donné à la grande Visitation sa somptueuse robe de mariée avec laquelle les sœurs avaient réalisé des ornements liturgiques.

Quand Charles-Emmanuel épousa Polixène de Hesse, toute la famille royale vint de nouveau vénérer saint François de Sales à l'église du premier monastère. Philippine de Hesse, sœur de la mariée, fut confiée à la supérieure, Marie-Philiberte de Monthoux, pour être instruite des vérités de la foi catholique en vue de sa conversion. Les visitandines reçurent une mission identique concernant la jeune baronne de Warens venue s'établir à Annecy : c'est dans l'église de la grande

Visitation que M^{me} de Warens abjura le protestantisme en 1726.

Dans les années 1730, l'une des religieuses, Anne-Sophie de la Rochebardoul, future fondatrice de la Visitation de Madrid, dessina elle-même les boiseries sculptées du sanctuaire et les retables des autels latéraux, embellissements qui furent financés par son oncle, le comte de la Ferronnais. Un Savoyard émigré à Soleure envoya au monastère la moire d'argent couleur cerise et la dentelle d'argent nécessaires pour confectionner la housse qui recouvrait la châsse de saint François en dehors des temps d'exposition des reliques. On vit même venir de la lointaine Amérique un grand collier que les Indiens d'Abnauquis destinaient à la châsse de saint François pour qu'il intercède en leur faveur auprès du « Grand Génie ».

La béatification et la canonisation de Jeanne de Chantal

Jeanne de Chantal fut béatifiée par Benoît XIV le 21 novembre 1751. À Annecy les fêtes de la béatification eurent lieu du 30 avril au 2 mai 1752. La supérieure de la grande Visitation, Michelle-Gabrielle de Sales, fit déposer le corps de la bienheureuse dans une châsse en bois, teintée de noir pour imiter l'ébène, rehaussée de sculptures en bois doré. La tête de Jeanne de Chantal fut placée dans un buste reliquaire en argent, dont le visage était peint au naturel. Comme pour la béatification et la canonisation de François de Sales, tout un décor baroque fut installé sur la façade et à l'intérieur de l'église.

La fête achevée à la grande Visitation, les sœurs de la petite Visitation eurent à cœur de célébrer à leur tour la béatification de leur fondatrice, mais par des cérémonies plus modestes. Le premier monastère voulut s'y associer en illuminant son clocher. Malheureusement, un réchaud oublié par mégarde sur une poutre communiqua rapidement le feu à toute la toiture. Un passant s'en aperçut vers minuit et donna l'alerte. On s'empressa de mettre le Saint Sacrement en sécurité dans l'église des barnabites, et les châsses des deux fondateurs dans l'église du deuxième monastère. Le clocher fut détruit, ainsi que les deux tiers de la toiture de l'église.

Après la reconstruction du clocher et la réfection de la toiture, la supérieure Claudine-Amédée Favier du Noyer fit reprendre les maçonneries des voûtes que l'incendie avait endommagées. Puis l'église fut confiée au talent des frères Galliari, artistes piémontais de grand renom, auteurs de décors peints en trompe-l'œil au château royal de Chambéry et dans la grande salle de bal du château des Marches. Ils recouvrirent les murs d'un décor de faux marbres verts et peignirent sur les voûtes le Sacré Cœur de Jésus environné d'anges, ainsi que les deux fondateurs de la Visitation adorant la sainte Trinité. Ils eurent soin de donner un décor particulièrement riche en symboles à la chapelle des Saints-Innocents et à la chapelle de Sainte-Lucie.

Ainsi parée, l'église put offrir un cadre splendide aux fêtes de la canonisation de Jeanne de Chantal. Clément XIII l'avait canonisée le 16 juillet 1767 et les fêtes se déroulèrent à Annecy du 3 au 11 septembre 1768. La châsse en bois de 1752 ne soutenait pas la comparaison avec celle en argent où reposait saint François. Par l'entremise du marquis de Sales, la grande Visitation commanda une nouvelle châsse à l'orfèvre Boucheron de Turin. Elle fut réalisée en cuivre doré, rehaussé d'ornements d'argent, avec des statuettes en argent des trois vertus théologiques, de saint Augustin et de saint François. Puisque le maître-autel était déjà occupé par la châsse de saint François, celle de sainte Jeanne resta dans la chapelle de Sainte-Lucie, devant une grille par laquelle les religieuses pouvaient la vénérer depuis leur chœur.

La chapelle fut dotée d'un nouvel autel en marbres blanc, rose et vert, sur le devant duquel

figuraient les armes de la Visitation dans un cartouche de cuivre doré, entre deux poignées de sarcophage. Le retable était aussi en marbre ce qui est inhabituel en Savoie où ils sont généralement en bois et plus rarement en stuc. En son centre, une toile peinte à Rome par Gaetano Sortino montrait sainte Jeanne de Chantal présentée à la sainte Trinité par saint François de Sales et saint Vincent de Paul. En argent, le tabernacle et les canons d'autel provenaient, comme la châsse, de l'atelier de Boucheron à Turin. Cet autel existe toujours. Dépouillé du retable, ayant reçu un tabernacle et des gradins néo-gothiques en marbre blanc, il a été réutilisé au XIX^e siècle comme maître-autel à la cathédrale d'Annecy. On y voit l'émergence du style néo-classique dans l'absence de lignes courbes et de surfaces convexes ou concaves.

Mais c'est encore l'art baroque qui s'exprimait dans la grande composition en bois sculpté et doré qui fut placée au-dessus de la grille de la clôture. Sainte Jeanne s'élevait dans la gloire, ayant à ses pieds un groupe d'anges. Des têtes de chérubins l'entouraient et un ange descendant vers elle lui apportait une couronne. Seule a subsisté la statue de sainte Jeanne, toujours en place au-dessus de la grille. Quant au décor grandiose imaginé pour la façade de l'église par l'architecte Deneria, il reprenait pour l'essentiel celui conçu par le père Ménéstrier lors de la canonisation de François de Sales.

En 1775, la famille royale au grand complet vint prier devant les tombeaux de saint François et de sainte Jeanne : le roi Victor-Amédée III, la reine Antoinette-Ferdinande d'Espagne, le prince de Piémont Charles-Emmanuel et son épouse Clotilde de France, sœur de Louis XVI, Madame Marie-Félicité et Madame Éléonore-Thérèse, sœurs du roi, ainsi que leur frère Benoît-Maurice, duc de Chablais, accompagné de sa femme Marie-Anne de Savoie. Le duc de Chablais, qui était déjà venu en 1772, revint avec la duchesse en 1783. Le prince et la princesse de Piémont revinrent en 1784 et en 1786.

L'église transformée en manufacture, puis en logements

Survint la Révolution. Après inventaire, le monastère de la première Visitation fut affecté à un rôle de casernement le 20 mars 1793. Dans la nuit du 26 mars, les visitandines quittèrent pour toujours la Sainte Source, emportant avec elles les corps de saint François et de sainte Jeanne. Elles prirent la fuite en bateau, par le quai bordé d'arcades dont elles disposaient le long du canal Saint-Dominique. Cet aménagement, dont personne ne soupçonne l'existence, existe toujours, caché sous la brasserie qui fait face à l'hôtel de ville. Rattrapées à Duingt, où elles pensaient se réfugier dans le château du marquis de Sales, les religieuses durent se disperser tandis que les autorités révolutionnaires ramenaient à Annecy les reliques pour les déposer à la cathédrale.

L'église du premier monastère de la Visitation, dépouillée de tous ses trésors, fut totalement vandalisée et son clocher fut abattu en 1794, en application des mesures prises par le conventionnel Albitte. Enfin, la grande Visitation fut achetée par l'Annécien Claude Chagnon qui la revendit, le 12 septembre 1795, à l'industriel genevois Samuel Fazy, désireux de la transformer en indienne. Le directeur Poncet, nommé par Fazy, créa l'indienne où il dirigeait 140 personnes en été, l'effectif étant réduit d'un tiers en hiver. On y imprimait des pièces de cotonnade de près de 20 m de longueur, qui étaient mises à sécher sur le pré Lombard. Bientôt Fazy revendit la manufacture à un autre négociant genevois, Hugues Sécheyaye, qui développa l'entreprise jusqu'à porter son effectif à 360 ouvriers en 1812.

Mais cette année-là Hugues Sécheyaye mourut, laissant pour unique héritière une fille encore

mineure. L'entreprise s'arrêta. Claude-François de Thiollaz, vicaire général du diocèse de Chambéry et Genève, créé en 1801 dans le cadre de la réorganisation pastorale impliquée par le concordat, tenta alors, par l'intermédiaire de l'homme d'affaires Collomb, de racheter l'église et le monastère pour y reconstituer la Visitation. Collomb ne pouvait pas proposer plus de 52 000 F. La tutelle de M^{lle} Séchehaye en exigeait 60 000. La tractation ne put aboutir et il fallut se résoudre à bâtir un nouveau monastère.

Comment rentabiliser l'important patrimoine immobilier que représentait l'ancien monastère ? En 1827 Henriette Séchehaye s'associa à Charles-François Spital et à Joseph Thyron pour transformer l'ensemble en immeuble locatif, y compris l'église qui, à elle seule, abrita un dépôt de charbon, la boulangerie et fabrique de pâtes Salomon et pas moins d'une vingtaine de logements qui étaient des taudis. En 1836 les associés se séparèrent et se partagèrent les biens. L'église revint à Charles-François Spital qui la légua à sa fille Annette lorsqu'il mourut en 1839. Celle-ci avait épousé Nicolas Bloume, et c'est leur fils, le commandant Eugène Bloume, qui finit par hériter de l'église en 1886.

L'œuvre de restauration du chanoine de Quincy

Comme un projet d'urbanisme de la ville d'Annecy envisageait la démolition de l'ancien monastère et de son église dans le cadre de l'aménagement de la place de l'Hôtel de Ville, le chanoine Ernest de Ville de Quincy, brillant polytechnicien devenu vicaire général du diocèse d'Annecy et supérieur du grand séminaire, entreprit avec opiniâtreté de sauver et de restaurer l'église de la Sainte Source, outrageusement défigurée. En 1888, il créa la Société Civile et Anonyme de l'Ancienne Église du Premier Monastère de la Visitation pour rassembler le capital nécessaire à cet ambitieux projet. La souscription de 240 actions par les grands noms de la noblesse savoyarde, par les industriels annéciens et par d'autres notables de la ville, permit d'acheter l'immeuble au commandant Bloume.

Après quoi il ne restait guère d'argent pour entreprendre les travaux de restauration. La Société, dont le conseil d'administration était présidé par l'industriel Frédéric Laeuffer, émit, en 1889, 160 actions nouvelles dont les dividendes étaient « payables au Ciel » ! Elles furent souscrites par les familles les plus en vue de l'aristocratie française à Paris. De sorte que les travaux purent aussitôt commencer, confiés à l'architecte Dénarié et à l'entrepreneur Gurgo.

Sans avoir l'ambition de rendre au monument sa splendeur de la fin du XVIII^e siècle, le chanoine de Quincy parvint à en restituer fidèlement l'architecture. Toutefois, l'argent collecté n'était pas suffisant pour remeubler l'église. De nouveaux souscripteurs furent sollicités en faisant appel désormais aux bourses modestes. Au cours de l'année 1893, Ernest de Ville de Quincy dégagea les tombes initiales de saint François et de sainte Jeanne et retrouva, dans la chapelle Sainte-Lucie, celle de Marie-Aimée de Blonay.

Le retable du maître-autel sculpté par Louis Merle en 1660 ayant été détruit pendant la Révolution, sa reconstitution fut confiée à Giuseppe Giannina, un artiste du Valsesia, né à Mollia en 1848. Il fit une œuvre dont la conception générale est très fidèle à l'esprit de l'art baroque, mais la fin du XIX^e siècle se trahit par quelques détails des cartouches, des cuirs et des rinceaux. La coloration terne, à dominante brunâtre, révèle aussi le XIX^e siècle finissant, alors que dans le retable du XVII^e éclatait une teinte azurée. Les statues des anges et du groupe de l'Annonciation ont une fadeur et une mièvrerie on ne peut plus saint-sulpiciennes.

En revanche, l'élégante statue de saint Augustin, taillée avec une vigoureuse franchise, pleine de vivacité et de mouvement, est une œuvre authentiquement baroque du sculpteur François Cuénot. Cachée à Dingy-Saint-Clair pendant la Révolution, elle provient du maître-autel de la petite Visitation de la place aux Bois. La même tradition se rapporte à la statue de saint François de Sales, mais la massivité statique de la silhouette, l'empâtement et le manque d'expressivité du visage laissent dubitatif.

Pour meubler les chapelles latérales, le chanoine de Quincy trouva cinq retables qui sont, pour la plupart, de splendides illustrations de la veine populaire du baroque alpin. Le sixième fut une création néo-baroque. L'autel de saint Joseph date de 1695 et proviendrait de Mieussy. Le grand tableau de son retable a été remplacé par une *Mort de saint Joseph* peinte en 1895 par Joséphine Champallier. L'autel de saint Charles Borromée est de 1737. Ses belles colonnes torsées, ses statuettes, son antependium peint et le tableau de son retable lui ont valu d'être classé. L'autel des saints Innocents provient du Valais. Dans son retable une toile de Joséphine Champallier a pris la place d'un tableau de 1720, œuvre classée représentant *la Sainte Trinité* exposée dans le fond de l'église. Valaisan et classé lui aussi, l'autel de la Vierge date de 1707. Tout en harmonies de bleus, il a malheureusement perdu les quinze médaillons dorés des mystères du Rosaire, volés en 1998. L'autel de saint Antoine de Padoue n'existe plus. Celui de sainte Lucie est une reconstitution de la fin du XIX^e siècle incorporant d'authentiques colonnes baroques. Peinte par Joséphine Champallier, sa *Sainte Lucie* a remplacé une *Sainte Barbe* provenant du Valais, aujourd'hui conservée dans le sanctuaire à côté d'une magnifique peinture française du XVII^e siècle, œuvre classée dédiée à un thème rarement traité : *Jésus servi par les anges après la tentation au désert*. La restauration menée à bien par le chanoine de Quincy donna encore à l'église une *Sainte Marie-Madeleine pénitente*, classée elle aussi, se rattachant à l'école française du XVIII^e siècle.

L'église des Italiens

Pour voir l'église de la Sainte Source restituée à la célébration du culte, il fallut attendre que M^{gr} du Bois de la Villerabel la confie, en 1923, à la Mission Catholique Italienne, dont l'implantation à Annecy avait été rendue nécessaire par la forte émigration transalpine venue chercher du travail. Aujourd'hui encore la messe y est célébrée en italien et peu d'Annéciens savent qu'il s'agit de l'ancienne église du premier monastère de la Visitation. Pour tous, elle est devenue l'église des Italiens. Ceux-ci y ont apporté une reproduction de la Vierge noire d'Oropa, vénérée dans les montagnes qui dominent Biella en Piémont, et une étrange statue de saint Jean Bosco accompagné de deux enfants. Au lieu de porter son habituelle soutane noire de prêtre piémontais, il est vêtu d'une soutane blanche comme les missionnaires en Afrique, la statue ayant été destinée initialement à une mission africaine.

En 1952, l'église a été inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques. Mais la société instituée jadis par le chanoine de Quincy n'avait plus qu'une existence théorique et se trouvait, en tout état de cause, bien incapable de l'entretenir. La toiture laissait passer l'eau et l'intérieur se dégradait inexorablement. Pour assurer la sauvegarde de ce monument, la ville d'Annecy en fit l'acquisition pour un franc symbolique en 1972 et y entreprit les travaux les plus urgents en refaisant la toiture. Puis la façade fut ravalée en 1980.

En 2003, la ville d'Annecy a procédé à une restauration générale très remarquable, qui a rendu à l'église un éclat qu'elle n'avait jamais plus connu depuis la fin du XVIII^e siècle. À l'intérieur, elle s'est

parée de joyeuses couleurs évoquant très librement le décor de faux marbres de 1765. Dans la nef ont été suspendus les anciens lustres en cristal de la cathédrale. Grâce à la générosité du cardinal Martini, archevêque de Milan, la Mission Catholique Italienne a pu acquérir de nouveaux bancs à l'initiative de don Giuseppe Carrosso.

Un souvenir de la Visitation de Rouen

Enfin, en 2008, l'Académie salésienne a mis en dépôt dans cette église un grand tableau d'autel provenant de la Visitation de Rouen. Cette toile d'une excellente facture avait été peinte, à l'occasion de la canonisation de Jeanne de Chantal en 1767, par Jean Restout dont ce fut sans doute la dernière œuvre, puisqu'il mourut en janvier 1768. On y voit sainte Jeanne portée par deux anges dans des nuées. Saint François l'accueille pour l'introduire auprès du Christ qui lui tend la main. En dessous des nuées, sur un grand tapis rouge, saint François remet les constitutions de la Visitation à sainte Jeanne qu'accompagnent les premières visitandines, tandis que sur la gauche, devant le porche à colonnade d'une église à coupole, une religieuse enseigne à de jeunes pensionnaires qui était sainte Jeanne.

Cette peinture fut offerte par deux frères, MM. Fiquet de Normanville et Fiquet d'Ausseville, qui avaient épousé deux sœurs ayant été éduquées à la Visitation de Rouen et qui ne sont autres que les deux jeunes pensionnaires représentées au premier plan dans le tableau. Le père des frères Fiquet avait été valet d'écurie à l'auberge de l'Écu d'Orléans, à Tôtes, où descendit un jour un Anglais qui se rendait à Paris. Mais cet Anglais tomba très gravement malade et le domestique de l'auberge le soigna avec un grand dévouement. Néanmoins l'Anglais mourut, léguant à Jean Fiquet tout ce que contenaient ses bagages. Ses malles étaient pleines d'or et Fiquet devint l'une des plus grosses fortunes de Normandie. En 1735 il acheta la terre de Normanville dont il devint marquis, y fit bâtir en 1737 un château splendide près duquel il édifia une chapelle en 1741, tandis qu'à Rouen il faisait construire l'un des plus beaux hôtels particuliers de la ville. La famille passa directement de l'écurie de l'auberge de Tôtes au Parlement de Rouen et les fils Fiquet épousèrent des demoiselles de la meilleure société, élevées à la Visitation.

La petite Visitation

Dès 1615 la Visitation avait commencé à essaimer. Ses monastères se multiplièrent tout d'abord en France et dans les États de Savoie. À Annecy même, la Sainte Source était trop petite pour accueillir toutes les vocations qui se présentaient, si bien que Jeanne de Chantal dut envisager d'y construire un second monastère. Le 11 octobre 1633, grâce à l'appui du prince de Savoie-Carignan et de la duchesse de Genevois-Nemours, M^{gr} Jean-François de Sales obtint de Victor-Amédée I^{er} l'autorisation de cette fondation. Un mois plus tard entra à la Visitation Françoise-Angélique Viallon de la Pesse : le verger de la Galerie qu'elle apportait en dot conforta Jeanne de Chantal dans son projet d'implanter le futur monastère près de la maison où l'Ordre était né.

Malgré l'opposition de la ville d'Annecy

Mais la ville d'Annecy, malgré l'accord du duc de Savoie, s'opposait catégoriquement à la création du nouveau monastère. Le 26 mars 1634, le duc donna l'ordre au Sénat d'entériner la fondation, puis, le 26 avril, Victor-Amédée fit une visite éclair à Annecy pour confirmer son accord : le même

jour le Sénat enregistra sa lettre de jussion du 26 mars. Sans tarder, le 28 avril les visitandines échangèrent avec la baronne de Menthon un terrain qu'elles avaient acheté au sénateur Ducret, contre celui où elles voulaient élever leur nouveau monastère. Au mois de mai la duchesse de Genevois-Nemours, Anne de Lorraine, vint poser la première pierre de l'église. La protectrice de l'œuvre était l'infante Catherine de Savoie, sœur de l'infante Marguerite qui avait patronné en 1614 la première église de la Sainte Source. Pour assurer le financement, les monastères de Paris, de Lyon et de Besançon envoyèrent au second monastère d'Annecy des religieuses pourvues de dots conséquentes tandis que le commandeur de Sillery offrait 4 000 écus.

Le président Antoine Favre était mort à Chambéry en 1624 et sa demeure annécienne de la rue Sainte-Claire, l'hôtel de Bagnoréa, était revenue à son fils aîné, René Favre de la Valbonne. Celui-ci entretenait les plus amicales relations avec Jeanne de Chantal aux côtés de qui sa propre sœur, Jacqueline Favre, avait été l'une des fondatrices de la Visitation. Pendant la construction de la seconde Visitation, René Favre mit l'hôtel de Bagnoréa à la disposition de Jeanne de Chantal, afin qu'elle puisse instituer d'une manière totalement autonome la communauté qui allait prendre possession du nouveau monastère. Pendant deux ans, l'hôtel de Bagnoréa fut donc transformé en couvent. Les religieuses s'y installèrent le 11 juin 1634. La supérieure était Madeleine-Élisabeth de Lucinge. La communauté se composait de quatre moniales professes, d'une novice et d'une sœur tourière, ainsi que de onze postulantes.

Loi des mondantés du premier monastère

Le dimanche 18 mai 1636, en la fête de la sainte Trinité, les visitandines quittèrent l'hôtel de Bagnoréa pour aller s'installer dans leur nouveau monastère de la place aux Bois. Cela se passa très solennellement, en faisant un détour par le premier monastère afin d'y prendre le Saint-Sacrement qui fut emmené sous un dais ainsi qu'il était d'usage. Les sœurs marchaient deux par deux, tenant chacune un cierge à la main. Elles étaient escortées par le chapitre et la musique de la cathédrale, ainsi que par de nombreuses dames d'Annecy et des environs.

Au mois d'août 1636 deux acquisitions de terrains à l'avocat Panisset et aux frères Marvin complétèrent la propriété. Mais l'église n'était pas encore achevée puisque la commande de ses vitres ne se fit que le 8 mars 1639. Édifiée sur les plans du chanoine Nicolas Baytaz, cette église était la reproduction de la première église de la Sainte Source : un volume unique, couvert de voûtes d'arêtes, constitué de trois travées, deux pour la nef et une pour le sanctuaire à chevet plat, sur lequel s'ouvrait perpendiculairement, sur la gauche, le chœur des religieuses. Les travées étaient délimitées par des pilastres d'ordre toscan portant un large entablement. Au-dessus de celui-ci, dans les lunettes, de grandes fenêtres rectangulaires, légèrement cintrées, diffusaient une abondante lumière.

Perchée sur les dernier rochers du massif du Semnoz, cette église était très surélevée par rapport à la place aux Bois qu'elle dominait de sa façade éclairée par un oculus. La porte, sobrement ornée d'un fronton brisé, ouvrait sur un perron auquel donnaient accès les deux rampes symétriques d'un escalier particulièrement raide. Mais le grand porche actuel n'existait pas. Il fut construit au XIX^e siècle quand les sœurs de Saint-Joseph vinrent s'établir dans le second monastère de la Visitation.

L'autel de l'église de la petite Visitation reçut en 1659 un beau retable en bois sculpté, polychrome et doré, œuvre de François Cuénot, juste un an avant que la nouvelle église de la

grande Visitation soit parée du retable de Louis Merle. Ces deux retables ont disparu durant la Révolution, mais les statues de saint Augustin et de saint François de Sales sculptées par Cuénot pour la petite Visitation furent cachées à Dingy-Saint-Clair. Quand le chanoine de Quincy restaura l'église de la Sainte Source, ces deux statues furent réutilisées dans le retable néo-baroque créé par Giannina en 1890.

Françoise-Agnès Floccard, supérieure de la seconde Visitation, parvint, en 1657, à racheter la maison de la Galerie où les visitandines permirent que s'établisse, à partir de 1725, l'œuvre des retraites instituée par Nicolarde Blondet. En 1752, lorsque le clocher et la toiture de l'église de la grande Visitation furent la proie des flammes, suite aux illuminations par lesquelles les religieuses avaient voulu célébrer la béatification de Jeanne de Chantal, les châsses contenant les corps de François et de Jeanne furent mises en sécurité dans l'église de la petite Visitation. Après la suppression de l'œuvre des retraites en 1772, les sœurs ouvrirent un pensionnat dans la maison de la Galerie. La vie du second monastère se déroula toujours dans l'ombre du premier, bien loin des pèlerinages et des mondanités propres à celui-ci.

Les sœurs de Saint-Joseph

Lorsque survint la Révolution, les visitandines durent abandonner le second monastère le 30 septembre 1793. Il fut dans un premier temps transformé en dépôt de fourrage. Puis l'évêque constitutionnel François-Thérèse Panisset, dont le passage sur le siège épiscopal du Mont-Blanc fut des plus éphémères, envisagea d'y établir le séminaire. Lors de la vente des biens nationaux, le monastère fut acheté par l'avocat Jean-Claude Burnod, chef de file des jacobins locaux. Actionnaire depuis 1783 de la faïencerie de Sainte-Catherine, il en avait pris la tête trois ans plus tard. L'entreprise fut nationalisée en 1795 et Burnod, soupçonné de malversations, en fut écarté. Mais dès 1797 il en était de nouveau le seul maître, cherchant à la développer dans les bâtiments du second monastère de la Visitation et dans un équipement qu'il construisit sur le Thiou, en aval des boucheries. La faïencerie disparut après 1806 et le monastère finit par se trouver morcelé entre de multiples propriétaires.

Napoléon ayant autorisé l'Ordre de la Visitation le 1er mai 1806, deux sœurs du second monastère d'Annecy qui avaient échappé à la tourmente révolutionnaire, Marie-Madeleine Poulet et Victoire-Julie Reboud, participèrent dès l'année suivante à la fondation de la Visitation de la Côte-Saint-André.

En 1824 le vicaire général du diocèse de Chambéry, Pierre-Joseph Rey, natif de Mégevette, fut nommé évêque de Pignerol en Piémont. Il y fit venir les sœurs de Saint-Joseph de Chambéry pour y faire l'école aux fillettes. En 1832, Grégoire XVI le transféra du siège de Pignerol à celui d'Annecy où il découvrit la précarité du prolétariat travaillant dans les grandes manufactures de la ville et du faubourg de Cran. Afin d'y apporter une réponse, avec pour priorité l'accès à l'école pour les enfants pauvres, il voulut aussitôt avoir des sœurs de Saint-Joseph dans son diocèse.

Pour les établir à Annecy, il décida de racheter la seconde Visitation, entreprise d'autant plus difficile à réaliser qu'elle appartenait désormais à vingt-huit propriétaires différents ! Mais il y parvint et les sœurs de Saint-Joseph purent s'y installer en 1835. Grâce aux largesses de la comtesse de la Rochejaquelein, l'église fut remise en état et c'est alors que fut édifié son escalier monumental, abrité sous un porche solennel en forme d'arc de triomphe, du plus pur style néo-classique. C'est le même style qui fut adopté pour le grand retable de l'autel, dont la réalisation fut

confiée par M^{br} Rey à Giuseppe Gilardi, artiste de Campertogno en Valsesia. Installé depuis 1830 à Saint-Jean-de-Maurienne, il dut transférer son atelier à Annecy en 1840 afin d'honorer plus facilement de nombreuses commandes concernant le séminaire, la Feuillette, Saint-Joseph et Notre-Dame de Liesse. L'autel de Gilardi a été détruit dans les années 1950 et l'église n'a conservé de son décor du XIX^e siècle que sa très belle porte sur laquelle est sculpté un grand saint Joseph.

Le couvent étant mitoyen de la maison de la Galerie, on imagine le malaise des sœurs quand Julie Crémieux y ouvrit le refuge des filles repenties. Celui-ci passa rapidement sous la responsabilité de Laurence Guittaud qui avait le projet de surélever la maison pour faire face au nombre croissant de ses pensionnaires. Mais en 1855 un accord conclu entre Laurence Guittaud et Louise-Flavie Blanc, supérieure générale des sœurs de Saint-Joseph, permit à celles-ci d'acquérir la Galerie. Les sœurs de Saint-Joseph y établirent un pensionnat, avant d'en faire leur noviciat, puis un mémorial très évocateur des origines de la Visitation.

La statue de saint François de Sales

En 1924, c'est devant le grand porche de l'église du couvent Saint-Joseph, ancienne église du second monastère de la Visitation, que l'on érigea la statue de saint François de Sales. Cette œuvre du sculpteur Alexandre Descatoire était due à une initiative de l'Académie Florimontane, prise en 1922, à l'occasion du troisième centenaire de la mort du grand évêque. Elle fut dédiée à saint François de Sales, *Gloire de la Savoie et des Lettres Françaises, Évêque et Prince de Genève, Docteur de l'Église, Fondateur de l'Ordre de la Visitation*. Le président de l'Académie Florimontane, François Miquet, la remit officiellement au maire d'Annecy, le franc-maçon Joseph Blanc, qui remercia en exaltant le génie littéraire de la Savoie. L'évêque d'Annecy, Florent du Bois de la Villerabel, fit l'éloge de la Florimontane et Henry Bordeaux, délégué par l'Académie Française, rappela la vie et l'œuvre littéraire de François de Sales.

Cette paisible statue fut victime d'une mésaventure inattendue dans la nuit du 1^{er} mai 1942. Les patriotes, qui venaient de scier le tilleul planté en l'honneur du maréchal Pétain, vinrent déverser un seau de peinture rouge sur le pauvre François de Sales, coupable d'avoir été choisi comme saint patron par le Service d'Ordre de la Légion, le S.O.L., organisation paramilitaire fasciste fondée par Joseph Darnand. Plus récemment, *le prélat de bronze*, comme l'appelle un poème de Clément Gardet, a accueilli dans ses bras des jeunes gens qui avaient voulu profiter de son fauteuil pour voir passer le Tour de France !

La Visitation de la rue Royale

Dans la nuit du 26 mars 1793 les visitandines avaient fui le premier monastère en emportant avec elles les reliques de saint François et de sainte Jeanne. Mais elles n'étaient pas allées plus loin que Duingt où les avaient devancées les soldats de la République. Les sœurs prirent le chemin de l'exil tandis que les reliques étaient rapportées à Annecy pour être déposées à la cathédrale. Non point par piété, mais pour des motivations basement économiques. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle et pendant tout le XVIII^e les activités qui avaient fait d'Annecy une dynamique cité industrielle, notamment la fabrication des couteaux, des épées, puis des canons de pistolets, de mousquets et de fusils, n'étaient plus qu'un souvenir. La tentative de leur substituer le moulinage de la soie n'avait pas eu de lendemain. La seule activité génératrice de profit fut dès lors le pèlerinage à la Visitation. Voilà pourquoi les autorités révolutionnaires tenaient tant à récupérer et

à préserver les reliques qui étaient l'objet de ce pèlerinage.

Les reliques à la maison Amblet

Mais la Révolution eut tôt fait de se radicaliser. Sous la Terreur l'acharnement avec lequel on voulait éradiquer la religion se concrétisa par la profanation et la destruction massive des lieux et des objets du culte catholique. En janvier 1794, le conventionnel Albitte exigea que l'on abatte systématiquement tous les clochers du département du Mont-Blanc, les considérant comme des symboles agressifs de domination, incompatibles avec l'égalité prônée par la devise de la République. Dès lors il fut clair que les corps de saint François et de sainte Jeanne allaient être victimes de cette fureur iconoclaste.

Dans la nuit du 21 janvier 1794, MM. Amblet, Balleydier, Burquier et Rochette s'introduisirent dans la cathédrale où ils remplacèrent les reliques des deux saints par des squelettes prélevés dans les caveaux du monastère des clarisses. Les dépouilles de François de Sales et de Jeanne de Chantal furent placées dans deux caisses en sapin et transportées à la maison Amblet, au bout de l'actuelle rue Jean-Jacques Rousseau, où elles furent dissimulées entre deux planchers.

La paix religieuse revint avec la signature du Concordat, le 15 août 1801. Le 29 novembre, par la bulle *Qui Christi Domini*, le pape créait le diocèse de Chambéry et Genève, suffragant du siège métropolitain de Lyon. Pour diriger ce nouveau diocèse, Bonaparte fit le choix de M^{gr} René des Monstiers de Mérimville, précédemment évêque de Dijon, qui était un ancien aumônier de la reine Marie-Antoinette. À Annecy, l'unique église paroissiale, dédiée à saint Maurice et située aux abords du château, avait été démolie en 1794. C'est pourquoi, en 1803, lorsque M^{gr} de Mérimville partagea la ville en deux paroisses, il leur affecta les deux seules églises qui étaient encore utilisables : Saint-Pierre, ancienne cathédrale des évêques de Genève exilés à Annecy, et Saint-Dominique, ancienne église des frères prêcheurs, à laquelle fut transféré le nom de Saint-Maurice.

Les reliques à Saint-Pierre et à Saint-Maurice

Le 29 septembre 1804, accompagné par le vicaire général Claude-François de Thiollaz, M^{gr} des Monstiers de Mérimville vint à Annecy pour procéder à la reconnaissance des corps cachés à la maison Amblet, où il décida de les laisser provisoirement. En 1805 M^{gr} De Mérimville démissionna et fut remplacé par M^{gr} Yves-Irénée de Solle, évêque de Digne depuis 1802. Celui-ci fit savoir aux deux curés d'Annecy qu'il viendrait en juin 1806 pour procéder à la translation des reliques : le corps de François de Sales serait déposé à Saint-Pierre et celui de Jeanne de Chantal à Saint-Maurice où l'abbé Bouvet fit aussitôt construire un autel à cette intention. Le 1^{er} juin 1805, il confia les travaux à des stucateurs tessinois de Ponte Tresa sur le lac de Lugano. L'autel fut achevé dès le 9 octobre.

M^{gr} de Solle arriva à Annecy le 26 mai 1806 et fut logé chez le maire Ruphy, à l'angle du pont de la Halle. Le 28 mai il transféra solennellement les reliques de François de Sales à Saint-Pierre, et le lendemain celles de Jeanne de Chantal à Saint-Maurice. Les corps des deux saints avaient été déposés dans des châsses en bois doré. D'un peu partout avaient convergé vers Annecy, pour participer à ces fêtes, une cinquantaine de religieuses entrées dans des monastères de la Visitation avant la Révolution. Toutes n'avaient qu'un désir : voir renaître la Sainte Source.

Les premières tentatives de restauration

C'est dans cette perspective que cinq visitandines, dont la supérieure était M^{me} de Corbeau de Vaulserre, vinrent s'établir à Annecy dans une maison de la côte Perrière, le 29 septembre 1806, dès que Napoléon eut autorisé l'existence de l'Ordre. Mais leur projet ne put aboutir. Quelques années passèrent et, le 5 septembre 1812, la supérieure et l'économe de la Visitation de Mâcon, Marie-Catherine Damville et Marie-Angèle Johani, vinrent à leur tour à Annecy avec l'espoir de pouvoir racheter le premier monastère ou, à défaut, acquérir l'ancien couvent des capucins. Ce dessein n'aboutit pas davantage que le précédent.

C'est à Chambéry que la Visitation réapparut en Savoie dès 1806. Le 5 novembre 1816, le roi Victor-Emmanuel I^{er}, à qui ses États « delà les monts » venaient d'être restitués, autorisa les visitandines à s'établir au-dessus de la ville, dans l'ancien monastère de Lémenc où elles allaient demeurer jusqu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. Le vicaire général du diocèse de Chambéry et Genève, Claude-François de Thiollaz, s'était fixé pour objectif le rétablissement de la Visitation à Annecy, avec le concours de sa sœur aînée, Péronne-Rosalie, qui avait vécu vingt-cinq ans au premier monastère, et celui de Marie-Justine de Grandval, une novice de la Visitation de Montélimar qui s'était réfugiée à la Visitation de Venise où elle avait prononcé ses vœux en 1800. Claude-François de Thiollaz, contraint lui même à l'exil, l'avait connue au cours des séjours qu'il fit à Venise entre 1794 et 1799.

Naturellement, Claude-François de Thiollaz chercha à récupérer la Sainte Source transformée en manufacture de cotonnades imprimées. Celle-ci s'était arrêtée de fonctionner en 1812 à la mort de son propriétaire Hugues Séchehaye dont l'héritière était une fille encore mineure. Les pourparlers engagés avec les tuteurs d'Henriette Séchehaye, par l'intermédiaire de l'homme d'affaires Collomb, ne purent aboutir. De plus les bâtiments n'auraient plus jamais la quiétude requise pour la vie monastique en raison de la création de deux voies nouvelles : l'une à l'emplacement de la Grenouillère, et l'autre, pour lui donner accès depuis la rue Grenette, le long de Saint-Maurice, l'ancienne église des dominicains.

La construction d'un nouveau monastère

Il fallut donc se résoudre à construire un nouveau monastère. À partir de 1818, avec l'aide de Marie-Justine de Grandval, Claude-François de Thiollaz lança une souscription qui, jusqu'en 1824, allait rapporter 156 000 F. Le 8 février 1821, au nom du vicaire général, le notaire Joseph Guillet put acheter les terrains nécessaires, situés entre les actuelles rue Royale, rue de la Poste, rue Vaugelas et rue de la Gare, appartenant à l'ancien major d'infanterie François-Marie-Joseph Dépollier et à l'architecte Thomas-Dominique Ruphy. Claude-François de Thiollaz en devint officiellement propriétaire le 7 janvier 1822.

En 1817 le diocèse de Chambéry était devenu un archevêché. En 1822 Pie VII créa le diocèse d'Annecy, suffragant de la métropole chambérienne. Pour assurer la lourde tâche de mettre en place toutes les structures du nouveau diocèse, le roi Charles-Félix demanda au pape de nommer comme premier évêque d'Annecy Claude-François de Thiollaz, malgré ses 70 ans, en raison de son infatigable dynamisme et de sa loyauté envers la maison de Savoie. Sans tarder, celui-ci lança la construction du monastère de la Visitation, sur les plans de l'architecte Prosper Dunant, et entreprit de rassembler les religieuses qui allaient l'habiter.

Sur les vingt-neuf religieuses que comptait la Sainte Source en 1793, vingt-deux étaient décédées et trois étaient maintenant infirmes. C'est donc quatre sœurs de la première Visitation qui allaient incarner la continuité entre l'ancienne et la nouvelle communauté. Péronne-Rosalie de Thiollaz, née en 1743, exilée à la Visitation de Vercelli en Piémont, vivait désormais retirée dans sa famille au château de Montpon à Alby. Thérèse-Françoise Brunet, née en 1747, exilée à la Visitation de Fribourg, avait ouvert un pensionnat à Lyon en 1798. En 1815 elle était entrée à la Visitation de la Croix-Rousse et, en 1820, elle avait fondé la Visitation de Montluel. Joseph-Victoire Vallet, née en 1756, était partie en 1783 à la Visitation de Lisbonne comme maîtresse du pensionnat. Anne-Sophie de Boringe, née en 1766, avait été maîtresse du pensionnat au premier monastère. Exilée à la Visitation de Miasino près d'Arona sur le lac Majeur, elle avait fini par rejoindre la Visitation de Chambéry à Lémenc. À ces quatre religieuses de la Sainte-Source s'ajoutait Marie-Justine de Grandval, venue de la Visitation de Venise. Joseph-Victoire Vallet avait été désignée pour être la supérieure. En attendant son arrivée, c'est Marie-Justine de Grandval qui surveillait attentivement l'évolution des travaux avec M^{gr} de Thiollaz.

Le 22 juin 1822 marqua la renaissance de la communauté du premier monastère de la Visitation. Ce jour-là en effet, les sœurs s'installèrent dans la maison Recordon, 18 rue Sainte-Claire, qui n'était autre que l'hôtel de Bagnoréa d'où Jeanne de Chantal et ses compagnes étaient sorties pour se rendre à la Galerie en 1610, et où Madeleine-Élisabeth de Lucinge avait constitué en 1634 la communauté du second monastère.

En juin 1823 le roi Charles-Félix fit un don personnel de 40 000 livres pour le chantier de la Visitation où des infiltrations posaient de gros problèmes. Il fallut creuser un canal de drainage tout autour du monastère en construction, et un canal d'évacuation pour conduire l'eau jusqu'au Thiou. Pour le bois des charpentes, M^{me} Collomb d'Arcine offrit les arbres de ses forêts d'Arbusigny. La supérieure Joseph-Victoire Vallet mourut le 24 novembre 1823. Elle fut la première visitandine à entrer dans le nouveau monastère, encore inachevé, pour en inaugurer le cimetière. C'est Madeleine de Chantal-Clanchy, née en 1769, supérieure de la Visitation du Mans, qui fut appelée à lui succéder. Elle arriva le 24 juin 1824, accompagnée de cinq visitandines du Mans venues renforcer la petite communauté d'Annecy.

Le 2 juillet 1824, alors que l'aile occidentale du monastère et l'église étaient encore à construire, les religieuses prirent possession de la partie déjà achevée. Elles quittèrent leur logis provisoire de la rue Sainte-Claire pour aller vénérer le corps de Jeanne de Chantal à l'église Saint-Maurice et celui de François de Sales à l'église Saint-Pierre redevenue cathédrale. Puis elles se rendirent à l'évêché où les attendaient les notables. Après y avoir célébré l'office divin, elles sortirent en procession, escortées par les carabiniers royaux, accompagnées par la musique et suivies par les autorités civiles et militaires, pour se rendre dans leur nouveau monastère. À dater de ce jour, celui-ci reprit le nom de Sainte Source. La communauté se composait de neuf professes, six postulantes et une tourière. Les sœurs étaient établies à la fois très près et en dehors de la ville, et depuis leurs fenêtres elles pouvaient voir toute la plaine des Fins jusqu'à la montagne de la Mandallaz fermant l'horizon.

Pose de la première pierre de l'église par le roi Charles-Félix

Le 11 août 1824, le roi Charles-Félix, la reine Marie-Christine de Bourbon-Naples et la duchesse

de Chablais s'arrêtèrent à Annecy pour aller vénérer les corps de François de Sales et de Jeanne de Chantal à la cathédrale et à Saint-Maurice. Dès le lendemain la famille royale partit pour le Chablais. Elle fut de retour le 15 août et se rendit à la Visitation pour un *Te Deum* suivi de la bénédiction du Saint-Sacrement, dans le chœur des religieuses puisqu'il n'y avait pas encore d'église. Puis elle visita le nouveau monastère. La reine voulut financer elle-même l'aile qui restait à construire, où M^{gr} de Thiollaz désirait que les visitandines ouvrent un pensionnat. Le lendemain, 16 août 1824, le roi posa la première pierre de l'église et l'évêque bénit une grande croix dressée à l'emplacement de son futur maître-autel.

Pour l'édification de l'église, Claude-François de Thiollaz eut des problèmes avec l'entrepreneur Paul Gianoli, de Moûtiers, qui ne cessait d'esquiver la caution à laquelle il s'était engagé, de sorte que le 5 janvier 1825 il fut remplacé par l'entrepreneur Ruphy. À la fin de cette année-là, les visitandines avaient déjà dix-huit pensionnaires, mais l'une d'elles, Joséphine de Thiollaz, âgée de 7 ans, mourut le 16 février 1826.

Le monastère et son église

Le 13 août 1826, l'évêque put consacrer l'église dont l'architecture néo-classique présentait sur la rue une façade rythmée au rez-de-chaussée par six pilastres d'ordre ionique. De part et d'autre de l'unique portail, des niches étaient destinées à recevoir les statues de saint François et de sainte Jeanne. Séparé par un entablement et un attique, le niveau supérieur était percé d'une fenêtre semi-circulaire et couronné par un fronton triangulaire. La nef, voûtée d'un berceau en plein cintre, était flanquée de bas-côtés simplement plafonnés. Au-dessus du sanctuaire, la voûte était décorée de caissons en trompe-l'œil, peints en grisaille. Des fenêtres en hémicycle, semblables à celle de la façade, s'ouvraient sur le mur plat du chevet, de chaque côté de la nef et dans les bas-côtés. Le maître-autel, en marbre blanc, était orné de guirlandes, de palmettes et de têtes d'angelots en bronze doré.

Dans l'alignement de la façade de l'église se développait le long de la rue un bâtiment d'un seul niveau sur rez-de-chaussée, dans lequel s'ouvrait le portail d'accès à la cour du monastère. On y trouvait la chambre de la sœur tourière, deux parloirs, ainsi que les logements de l'aumônier, du prédicateur, du sacristain et du jardinier.

Parallèlement à ce bâtiment, dans la cour se développait l'aile sud du monastère proprement dit, venant se greffer perpendiculairement sur l'église au droit du sanctuaire. On y trouvait au rez-de-chaussée le chœur des religieuses ouvrant sur l'église, la porte de la clôture et le tour ; au premier étage l'infirmerie et sa tribune donnant sur l'église, ainsi que les archives ; au second étage la tribune des pensionnaires au-dessus de celle de l'infirmerie. L'aile est contenait au rez-de-chaussée la cuisine et le réfectoire, avec en sous-sol un jardin d'hiver ; au premier étage la salle de communauté, le bureau de la supérieure, la bibliothèque et la lingerie ; au second étage les cellules des religieuses. Dans l'aile nord le rez-de-chaussée comprenait le four, la buanderie, la porte conduisant au jardin et le réfectoire des pensionnaires ; le premier étage, le chapitre, le noviciat et le bureau de la directrice des novices ; le second étage, la lingerie des pensionnaires et le logement des sœurs converses. L'aile ouest, s'avançant au-delà du chevet de l'église, abritait au rez-de-chaussée la sacristie, la pharmacie et la salle de récréation des pensionnaires ; au premier étage trois salles de classe et l'infirmerie des pensionnaires ; au second étage le dortoir des pensionnaires.

Dans le cloître, quatre plates-bandes de gazon bordées de fleurs et plantées chacune d'un acacia encadraient le puits. Dans le jardin avait été aménagé un calvaire et les sœurs pouvaient se promener sous les ombrages d'une allée de charmilles.

La translation des reliques de 1826

L'église achevée et consacrée était désormais en mesure de recevoir les corps de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. La translation des reliques fut fixée au mois d'août 1826. Le corps de saint François devait être déposé dans une nouvelle châsse, tandis que celui de sainte Jeanne resterait dans celle où on l'avait placé en 1806. Mais cette châsse ferait l'objet de différents embellissements. À la demande de M^{gr} de Thiollaz, le 1^{er} juillet 1826 Léon XII accorda que cette translation soit commémorée chaque année au mois d'août par une neuvaine qui s'est déroulée jusqu'au XXI^e siècle.

Le 19 juillet, Claude-François de Thiollaz se rendit à la cathédrale pour extraire le corps de saint François de la châsse dans laquelle il reposait depuis 1806 et le déposer dans le cercueil qui avait servi à le ramener de Lyon à Annecy en janvier 1623. La châsse ainsi libérée fut transportée à Saint-Maurice. Le 26 juillet, l'évêque y déposa le corps de sainte Jeanne pour permettre les menus travaux d'embellissement prévus sur la châsse de cette dernière. Le 11 août, l'évêque revêtit le corps de saint François de nouveaux vêtements pontificaux. Le 16 août, après avoir été revêtu d'un nouveau costume par les visitandines, le corps de sainte Jeanne fut remis dans sa châsse restaurée et embellie. Enfin, le 18 août, M^{gr} de Thiollaz, assisté par M^{gr} de Bonald, évêque du Puy, déposa le corps de saint François dans sa nouvelle châsse d'orfèvrerie. Celle-ci avait été offerte par le comte Paul-François de Sales. Il l'avait commandée avant son départ pour Saint-Petersbourg où il était envoyé comme ministre plénipotentiaire du roi de Sardaigne. Dessinée par Prosper Dunant, elle fut réalisée à Paris par l'orfèvre Cahier et coûta 17 000 F. Pour sa part, la marquise de Sales avait offert la crosse en bronze doré qui fut placée dans la châsse au côté de saint François et qui était aussi une création de Cahier. On mit encore dans la châsse une mitre tissée de fil d'or et ornée de pierres précieuses.

Le roi Charles-Félix et la reine Marie-Christine, qui devaient présider les cérémonies, arrivèrent à Annecy le 19 août. La façade de l'église du nouveau monastère avait reçu pour décor des statues peintes en trompe-l'œil : saint Pierre et sainte Clotilde, saint Paul et le bienheureux Amédée IX sur l'attique, saint François et sainte Jeanne dans les deux niches encadrant la porte. Sur toute leur longueur, les trottoirs de la rue furent abrités sous un vélum, tandis que la chaussée était recouverte de sable et bordée de sapins.

Le 21 août, le corps de saint François sortit de la cathédrale dans sa nouvelle châsse, escorté par les carabiniers royaux en grande tenue. La famille de Sales, cinq chevaliers de l'Annonciade, onze prélats et plus de cinq-cents prêtres s'avançaient en une immense procession qui emprunta le pont Morens, la rue de l'île, la rue Perrière, le pont de la Halle, le nouveau quai longeant le Vassé, la rue du Pâquier et la rue Royale. Le roi et la reine attendaient à la Visitation. M^{gr} de Thiollaz, avait à ses côtés M^{gr} de Quélen, archevêque de Paris, M^{gr} de Pins, administrateur du diocèse de Lyon, M^{gr} Bigex, archevêque de Chambéry, M^{gr} Martinet, évêque de Tarentaise, M^{gr} Billiet, évêque de Maurienne, M^{gr} Rey, évêque de Pignerol, M^{gr} Devie, évêque de Belley, M^{gr} de Bonald, évêque du Puy, M^{gr} Yenni, évêque de Lausanne et Genève, ainsi que l'abbé de Saint-Maurice en Valais. La messe pontificale fut célébrée par M^{gr} de Quélen et le panégyrique de saint François fut prononcé par M^{gr} Rey.

Les souverains ayant le privilège de pouvoir entrer en clôture, le 22 août Charles-Félix et Marie-Christine, suivis de la cour, visitèrent le monastère en compagnie des évêques. Le 23 août, une procession analogue à celle du 21 conduisit le corps de sainte Jeanne, dans sa châsse de bois remise à neuf, depuis l'église Saint-Maurice jusqu'à la Visitation. Jeanne de Chantal ne bénéficiant pas de la même notoriété que François de Sales, le cortège ne comptait plus que trois-cents prêtres, tandis que deux évêques avaient déjà regagné leur diocèse, M^{gr} de Pins à Lyon et M^{gr} Martinet à Moûtiers. En revanche, le roi et la reine étaient toujours là. La messe pontificale fut célébrée par M^{gr} Bigex et le panégyrique de la sainte fut prononcé par le chanoine d'Arcine.

Les fêtes de la translation des reliques furent aussi l'occasion d'inaugurer le théâtre d'Annecy, construit au Pâquier en bordure du Vassé, et la rue où s'était implantée la Visitation. Ce nouvel axe de circulation résultait d'un remarquable plan d'urbanisme conçu sous la Révolution par l'architecte Thomas-Dominique Ruphy et validé, au plus fort de la Terreur, par le conventionnel Albitte. Inaugurée par Charles-Félix, la rue créée par les jacobins reçut l'appellation de rue Royale.

La châsse de sainte Jeanne, même rénovée, faisait pâle figure à côté de celle de saint François. La reine Marie-Christine s'engagea à offrir une nouvelle châsse en argent qui fut commandée à Paris à l'orfèvre Cahier, créateur de celle de saint François. Cette châsse aux armes de la reine arriva à Annecy dans l'été 1828 et le 2 août M^{gr} de Thiollaz y déposa le corps de Jeanne de Chantal. La sœur de l'évêque, Péronne-Rosalie de Thiollaz, ne vit jamais ce nouveau reliquaire : la valeureuse visitandine était décédée à 84 ans le 10 mars précédent. Mais Charles-Félix et Marie-Christine purent l'admirer lorsqu'ils revinrent à la Visitation le 21 août 1828 pour l'ouverture de la deuxième neuvaine salésienne. Devenue veuve, Marie-Christine participa encore aux neuvaines de 1833 et de 1843.

Le 30 juillet 1829, invité par M^{gr} Devie, l'évêque d'Annecy se rendit à Belley pour participer à la translation des reliques de saint Anthelme de Chignin. La dépouille de ce chartreux, patron de la ville de Belley dont il avait été évêque, fut déposée dans la châsse en bois doré qui avait contenu le corps de saint François de Sales de 1806 à 1826. On peut toujours la voir à la cathédrale de Belley. Quant à Claude-François de Thiollaz, restaurateur de la Sainte Source, il mourut le 14 mars 1832, âgé de 80 ans.

La montée des persécutions anti-religieuses

En mai 1830, ayant achevé son deuxième triennat à la tête de la Visitation d'Annecy, Madeleine de Chantal-Clanchy retourna dans son monastère du Mans. Or la Révolution avait éclaté en France, renversant Charles X pour lui substituer Louis-Philippe. En cours de route, la religieuse eut à vivre un épisode tragi-comique lorsqu'on la soupçonna d'être un soldat légitimiste déguisé en bonne sœur. Dans la crainte, qui s'avéra injustifiée, de persécutions semblables à celles engendrées par la Révolution de 1789, les visitandines du deuxième monastère de Paris quittèrent la France pour se réfugier dans le royaume de Sardaigne. Elles trouvèrent asile pendant trois ans à la Visitation d'Annecy. Lors de la Révolution de 1848 les deux communautés de Paris durent se disperser dans d'autres Visitations, tout comme la communauté de Lyon dont deux religieuses furent accueillies au monastère d'Annecy. Durant les événements de 1870-1871, c'est encore parmi les visitandines d'Annecy que vinrent se réfugier plusieurs religieuses du premier monastère de Paris.

Le roi Charles-Albert vint trois fois à la Visitation de la rue Royale : avec la reine Marie-Thérèse de

Habsbourg-Lorraine-Toscane en 1834, avec son fils aîné Victor-Emmanuel en 1839, et avec son fils cadet Ferdinand en 1845.

Le 23 mai 1855, lorsque le gouvernement sarde décréta la suppression de tous les monastères, la Visitation échappa à cette mesure grâce à son pensionnat, qui permit de la considérer comme une institution utile à la société, et grâce à la bienveillance de Cavour, lointain petit-neveu de saint François par sa grand-mère Philippine de Sales. Néanmoins le gouvernement exigea que les maîtresses du pensionnat soient détentrices d'un diplôme d'État les autorisant à enseigner. En octobre, cinq religieuses en passèrent les épreuves avec succès au parloir du monastère. Leurs brevets leur furent envoyés en avril 1856.

Une nouvelle église pour le doctorat de saint François

En 1860 la Savoie fut réunie à la France et du 27 août au 5 septembre Napoléon III et Eugénie y effectuèrent un voyage triomphal. Après avoir visité Chambéry, l'empereur et l'impératrice arrivèrent le 29 août à Annecy où leur avait été préparée une inoubliable fête nocturne sur le lac. Le lendemain, Leurs Majestés allèrent à la Visitation vénérer les reliques de saint François et de sainte Jeanne, avant d'entrer en clôture pour s'entretenir avec les religieuses dans leur salle de communauté. De retour à Paris, Napoléon III ne manqua pas de faire envoyer au monastère de la Sainte Source un tableau de valeur représentant la visite de Marie à sa cousine Élisabeth. En 1865, le monastère de la rue Royale célébra avec faste le deuxième centenaire de la canonisation de François de Sales. Napoléon III voulut y participer par un don de 6 000 F. De nouvelles fêtes eurent lieu en 1867 pour célébrer le centenaire de la canonisation de Jeanne de Chantal.

En 1854, lorsque l'évêque d'Annecy, M^{gr} Rendu, s'était rendu à Rome pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, la supérieure de la Visitation lui avait demandé de faire signer par tous les évêques qui seraient présents une supplique à l'intention du pape, demandant que saint François de Sales soit élevé au rang de docteur de l'Église. Mais M^{gr} Rendu ne crut pas devoir donner suite à cette initiative. En 1869, lorsque M^{gr} Magnin partit à son tour à Rome pour participer au premier concile du Vatican, la supérieure de la Visitation d'Annecy, Marie-Célestine Ducretet, renouvela la demande. L'évêque accepta et parvint à réunir quatre cent cinquante-deux signatures de cardinaux, de patriarches, d'archevêques et d'évêques. Mais le dossier s'égara lorsque le pape dut quitter précipitamment le palais du Quirinal pour se réfugier au Vatican, lors de la prise de Rome par les troupes de Victor-Emmanuel II, le 20 septembre 1870. M^{gr} Magnin et Anne-Marie Babin, nouvelle supérieure de la Visitation, reprirent les démarches et, le 16 novembre 1877, Pie IX proclamait saint François de Sales docteur de l'Église universelle.

Bâtie à la hâte et à l'économie, l'église dont M^{gr} de Thiollaz avait doté la Visitation de la rue Royale donnait déjà des signes de vieillissement précoce. Il fut décidé de la reconstruire pour les fêtes du doctorat de saint François qui devaient se dérouler à Annecy en août 1878. Les travaux furent financés avec largesse par une nièce de Talleyrand. L'architecte fut un Piémontais, le comte Carlo Reviglio della Venaria. Il transforma la construction néo-classique de 1824 en une élégante église de style néo-Renaissance. La façade conserva ses six pilastres, mais ils furent dotés de chapiteaux corinthiens. Les niches destinées aux statues disparurent et la porte unique fut remplacée par trois portails en forme d'arcs de triomphe, ornés de sculptures d'une grande finesse. La différence de largeur entre le premier et le second niveau, où s'épanouissait une rosace, fut rattrapée par des ailerons incurvés. Les fenêtres en hémicycle de la nef laissèrent la place à des ouvertures circulaires et une lanterne vint apporter une lumière zénithale au

sanctuaire. L'intérieur fut richement décoré de marbres. Le chantier fut placé sous la responsabilité de l'ingénieur Despine et s'acheva pour les fêtes du doctorat qui se déroulèrent le 22 août 1878.

Selon un cérémonial parfaitement rodé, d'innombrables pèlerins, un grand nombre de prêtres et une forte délégation de prélats parcoururent en procession la rue Royale et la rue du Pâquier pour conduire la châsse de saint François depuis le monastère de la Visitation jusqu'au champ de Mars où devait être célébrée une messe solennelle. L'architecte Eugène Dénarié y avait dressé un autel sur une tribune que dominait un grand portique à remplages de style néo-gothique, encadré d'oriflammes claquant dans le vent. Les cloches sonnaient à toute volée et le canon tonnait. Au soir de cette journée mémorable, les évêques embarquèrent à bord de la Couronne de Savoie pour une croisière nocturne sur le lac alors qu'un feu d'artifice s'élevait au-dessus du champ de Mars et que de magnifiques illuminations faisaient resplendir dans la nuit les maisons de la rue Royale et de la rue du Pâquier.

L'autel de Don Bosco

Quelques éléments manquaient encore dans l'aménagement intérieur de l'église de la rue Royale. En mai 1879, la supérieure Maria Luisa Bartolezzi écrivit à Don Bosco pour lui demander de contribuer à l'embellissement de l'église où étaient conservées les reliques du saint qu'il avait choisi comme patron de son institut. Don Bosco répondit que le vœu de son cœur serait que sa congrégation, placée sous la protection de saint François de Sales, ait dans son église un autel lui témoignant de sa dévotion. Il demandait s'il y avait encore un autel à aménager et quel en serait le coût, ne voulant surtout pas s'engager à des dépenses au-dessus de ses moyens. La supérieure répondit que deux autels n'avaient pas encore trouvé de bienfaiteurs, celui du Sacré Cœur et celui de la Vierge. Prévus en marbre, ces autels représenteraient chacun une dépense de 3 000 à 3 500 F. Elle précisait qu'elle ne lui demandait pas d'assumer la totalité de la dépense et que, quelle que soit sa participation, la communauté lui en serait reconnaissante. Don Bosco fit porter 500 francs à la Visitation d'Annecy en attendant de voir un plan ou un croquis de l'autel. Il pensait compléter sa participation en obtenant à des conditions très avantageuses les marbres nécessaires qui lui auraient été fournis par les amis qu'il avait parmi les marbriers de Turin.

Quelle ne fut pas sa surprise quand il reçut de la Visitation d'Annecy une facture de 5000 F. L'autel du Sacré Cœur était achevé et sa chapelle avait été entièrement décorée aux frais de Don Bosco ! Celui-ci se trouva bien embarrassé, car il ne disposait pas d'une telle somme. C'est alors qu'intervint le baron des Ferres, Félicien Ricci, qui n'avait pas la conscience tranquille pour être détenteur d'un immeuble provenant des visitandines de Turin, acheté jadis comme bien national. Il proposa de verser deux traites de 2 000 F à la Visitation d'Annecy pour que les religieuses de la Sainte Source lui obtiennent, de leurs sœurs turinoises, la pleine reconnaissance de la propriété acquise au temps de la Révolution française. Ainsi donc l'autel du Sacré-Cœur, patronné par saint Jean Bosco, fut payé, en définitive, par le baron Ricci des Ferres. Cet autel a été transféré dans la crypte de la basilique actuelle où il a été dédié à saint Paul, le vocable du Sacré-Cœur, à qui la crypte est consacrée, étant réservé au maître-autel.

Avec la réalisation des autels secondaires dans les chapelles latérales, la nouvelle église de la rue Royale trouva son achèvement et l'évêque d'Annecy, M^{gr} Isoard, procéda à sa consécration le 30 septembre 1881.

Le départ de la rue Royale

Un décret de Jules Grévy du 29 mars 1879 avait relancé les persécutions contre l'Église. En novembre 1880 la force armée avait enfoncé les portes de leur couvent annécien pour en expulser les capucins, et celles de l'abbaye de Tamié pour en expulser les trappistes. Le 18 octobre 1884 l'inspecteur de l'enseignement primaire voulut inspecter le pensionnat de la Visitation. Plutôt que de passer sous le contrôle de l'enseignement public, l'évêque et les visitandines décidèrent d'un commun accord de supprimer le pensionnat.

En 1901, le maire d'Annecy Louis Boch exigea que les visitandines donnent la preuve de leur utilité pour justifier leur existence. Lors de la réunion du conseil municipal du 23 novembre, Marius Ferrero lança l'idée que la Visitation devrait s'établir ailleurs pour dégager la gare, implantée depuis 1866 derrière le monastère, et pour permettre l'urbanisation de ce quartier. Un vote à bulletin secret donna dix-sept voix en faveur du maintien des religieuses et seulement quatre voix contre. Mais à toutes fins utiles les visitandines préparèrent un refuge en Italie et évacuèrent ce qu'elles avaient de plus précieux dans leur sacristie, dans leur bibliothèque et dans leurs archives. La loi du 7 juillet 1904 supprimant les congrégations enseignantes impliquait la fermeture de vingt-sept monastères de la Visitation.

Dans la nuit du 30 août 1904 un incendie ravagea la Poste d'Annecy, implantée depuis 1877 dans l'immeuble occupé de nos jours par la Société Générale, rue Royale. Élu maire depuis le mois de mai, Marius Ferrero se rendit à la Visitation le 8 septembre pour informer les religieuses que l'hôtel des Postes serait reconstruit sur leur propriété, à l'angle de la rue Royale et de la rue de la Visitation qui allait devenir la rue de la Poste actuelle. Il se déclarait prêt à faciliter leur transfert en un lieu écarté du centre-ville. En refusant, les visitandines s'exposaient à voir leur communauté supprimée par le préfet.

Un terrain fut trouvé au-dessus de la ville, le clos de la Tour appartenant à l'ancien notaire Hippolyte Tissot, au lieu dit Sur-les-Chars à l'orée de la forêt du Crêt du Maure. Encore fallait-il l'autorisation du ministre des Cultes. Le décret rendu en Conseil d'État fut signé par le président de la République Armand Fallières le 23 octobre 1908. Le 14 avril 1909 la première pierre du futur monastère fut bénie par l'évêque d'Annecy, M^{gr} Campistron. Dès lors le chantier progressa rapidement, malgré une grève des ouvriers du bâtiment survenue deux jours après la pose de la première pierre. Les plans du futur monastère étaient dus à l'architecte Louis Ruphy.

Les dernières solennités qui marquèrent le monastère de la rue Royale furent celles du troisième centenaire de la fondation de la Visitation, célébrées avec tout le faste possible le 6 juin 1910. Un mois plus tard, la communauté vécut un événement marquant avec le départ de plusieurs religieuses qui allaient implanter la Visitation au Canada en fondant le monastère d'Ottawa.

Le projet de la nouvelle Poste fut définitivement approuvé le 8 novembre 1910 et les travaux furent adjugés le 27 décembre à l'entreprise Gibello. Aussitôt débuta la démolition de l'angle sud-est du monastère pour creuser les fondations du futur hôtel des Postes dont les plans avaient été établis par l'architecte Raillon. La première pierre fut posée par le préfet Richard et par le maire d'Annecy Joseph Blanc, le 29 mai 1911. Le bâtiment fut ouvert au public le 15 juin 1912 et inauguré le 1er septembre suivant par le ministre du Commerce et de l'Industrie Fernand David. Au fur et à mesure de l'avancée des travaux du monastère du clos de la Tour, celui de la rue Royale était peu à peu dépouillé de ses huisseries récupérées pour garnir les portes et les fenêtres de la

nouvelle Visitation. Les religieuses campaient dans la poussière, les courants d'air et les gouttières.

Leur départ pour le nouveau monastère fut fixé dans la nuit du 1er août 1911. Elles quittèrent pour toujours la rue Royale à 23h. Elles allèrent tout d'abord prier à l'église du premier monastère que venait de restaurer le chanoine de Quincy. Puis elles firent une deuxième étape à la chapelle de la Galerie où les attendaient les sœurs de Saint-Joseph. Après s'être recueillies dans le lieu où la Visitation était née en 1610, elles y assistèrent à la messe célébrée par le chanoine Rebord, supérieur du grand séminaire. Les sœurs de Saint-Joseph leur offrirent une collation, puis elles repartirent pour gravir la colline et arriver dans leur nouveau monastère à 3h30 du matin. Elles s'y installèrent, firent le ménage et tout fut prêt pour la messe de 6h.

La translation des reliques de 1911

Cette journée du 2 août fut celle de la grandiose procession de la translation des reliques de saint François et de sainte Jeanne, suivie par cinquante-deux prélats, quatre mille prêtres et cinquante mille pèlerins ! Les rues avaient été pavoisées, les magasins décorés, les fenêtres ornées de bannières ou de tentures. De l'hôpital jusqu'au nouveau monastère, la route était bordée d'une double haie d'oriflammes. Toute la nuit dix-sept trains spéciaux s'étaient succédé pour amener des fidèles venus de toutes les paroisses du diocèse. Vienne avait envoyé sept-cents pèlerins et des Canadiens avaient traversé l'océan pour être présents. Tous allèrent se rassembler au Pâquier.

À 8h la procession se mit en marche au son des cloches, chaque paroisse étant précédée de sa bannière, certaines d'un garde suisse et plusieurs accompagnées de leur fanfare. Les parapluies servaient d'ombrelles pour se protéger d'un soleil ardent. Venaient ensuite les différentes congrégations religieuses, féminines et masculines, dans un pittoresque défilé de voiles, de cornettes et d'habits. Les protonotaires apostoliques vêtus de violet précédaient le char transportant la châsse de sainte Jeanne derrière lequel marchaient ses lointains parents et les sœurs tourières représentant les monastères de la Visitation dont les religieuses, rigoureusement cloîtrées, n'avaient pas pu venir. Suivait le char transportant la châsse de saint François, escorté par la famille de Sales. Les abbés, les évêques et les archevêques s'avançaient mitre en tête et crosse à la main, entourés de leurs vicaires généraux et des chanoines de la cathédrale d'Annecy. Deux cardinaux concluaient le groupe du clergé, les archevêques de Bordeaux et de Pise. Derrière eux venaient les membres des Académies savoyardes et ceux des différentes associations salésiennes, puis une foule immense. La messe pontificale célébrée par le légat du pape, le cardinal Maffi, archevêque de Pise, commença à midi pour se terminer à une heure et demi. La journée s'acheva par la bénédiction du Saint-Sacrement, puis les reliques furent déposées provisoirement dans le chœur des religieuses.

La basilique

Visible de loin, la basilique de la Visitation impose sa silhouette blanche dans le paysage annécien dont elle est vite devenue l'une des images les plus marquantes.

La crypte dédiée au Sacré-Cœur

Les fondations de la crypte de la future église du monastère avaient été taillées dès le printemps

1911 dans le rocher calcaire affleurant partout en cet endroit. Elle fut construite par les entreprises Falletti, Gurgo et Vigliano sur les plans de l'architecte Adé que secondait l'architecte Grünenwald. Ce dernier s'était installé à Cran-Gevrier, au Pont-Neuf, où naquit son fils Jean-Jacques en 1911. Destiné à devenir architecte comme son père, Jean-Jacques Grünenwald finit par s'orienter vers la musique et devint l'un des plus grands organistes du XX^e siècle, réalisant notamment le premier enregistrement de l'intégral de l'œuvre pour orgue de Jean-Sébastien Bach.

La crypte fut inaugurée le 14 juin 1912 par M^{gr} Campistron, entouré de l'archevêque de Chambéry et des évêques de Tarentaise, de Maurienne et de Lausanne et Genève. Ils y déposèrent les châsses des deux saints fondateurs de la Visitation qui devaient y rester jusqu'en 1949.

Cette crypte est couverte d'une voûte surbaissée, reposant sur des piliers massifs, dont les chapiteaux sont ornés d'emblèmes et de devises se référant au Sacré-Cœur à qui cet espace est dédié. Partout des marguerites évoquent sainte Marguerite-Marie Alacoque, visitandine de Paray-le-monial à qui le Sacré-Cœur était apparu dans les années 1670. Le maître-autel, derrière lequel s'ouvre la grille de la clôture, est dominé par la statue du Sauveur entre celles de saint François et de sainte Jeanne. Le dallage de marbre et tous les autels proviennent de l'église de la rue Royale. Celui offert par saint Jean Bosco est le plus proche du maître-autel, du côté gauche.

Au fond de la crypte fut aménagée en 1930 la chapelle de Notre-Dame de Pitié dont l'autel est dominé par une Pietà en bois, sculptée par un trappiste de l'abbaye de Sept-Fonts. Derrière, sous le grand escalier d'accès à la basilique, sont aménagés des caveaux. C'est là que fut déposé le corps du comte François-Maurice de Roussy de Sales, assassiné à Annecy en 1945 dans le contexte des règlements de comptes sordides qui entachèrent la fin de la seconde guerre mondiale. Depuis le 20 juin 2007, la crypte abrite les dépouilles de M^{gr} Pierre-Joseph Rey, évêque d'Annecy, et du père Pierre-Marie Mermier, fondateurs en 1838 des missionnaires de Saint-François-de-Sales.

Le triomphe du néo-romano-byzantin

La première guerre mondiale retarda la construction de l'église dont la première pierre fut posée, le 7 mai 1922, par le nouvel évêque d'Annecy, M^{gr} Florent du Bois de la Villerabel. Alfred Recoura, premier grand prix de Rome d'architecture, architecte en chef des palais nationaux, fit les plans, assisté par Antoine Sainte-Marie-Perrin, fils du collaborateur de Bossan dans la construction de la basilique de Fourvière et beau-frère de Paul Claudel. Les travaux furent confiés à l'entreprise Gibello sous la conduite de l'architecte départemental Fleury Raillon. Mais la seconde guerre mondiale vint ralentir le chantier et c'est le 2 juillet 1949 que le cardinal Tedeschini put finalement consacrer l'église.

Les corps de François de Sales et de Jeanne de Chantal avaient été mis dans deux sarcophages de cuivre doré, sur lesquels sont représentés les deux saints dont le visage et les mains sont en bronze doré. Ils furent réalisés à Lyon en 1933, en style Art déco, par l'orfèvre Amédée Cateland, successeur d'Armand-Caillat. Dans les châsses du XIX^e siècle les corps avaient été remplacés par des effigies de cire renfermant quelques reliques de François et de Jeanne. Le cardinal Tedeschini revint le 26 août 1951 pour présider la clôture de la neuvaine salésienne et élever l'église de la Visitation au rang de basilique mineure.

De style néo-romano-byzantin de Sicile ! l'église est bâtie en calcaire blanc et couverte d'une charpente métallique qui porte 120 000 tuiles en grès inusable. Le toit fut mis en place avant les colonnes et les voûtes. Le clocher, d'une hauteur totale de 72 m, est percé d'un immense porche

haut de 20 m, auquel on accède par un grand escalier en granit. Sa flèche mesure 19 m et porte une croix en bronze bénie par M^{gr} du Bois de la Villerabel le 6 novembre 1927. Les porches latéraux ont été réalisés en 1929. Le portail principal, offert par le banquier Léon Laydernier, est orné d'un tympan sculpté par Joseph Peterlongo. Il a été achevé en 1951. Au-dessus, une grande verrière en forme de claustra présente en bas-reliefs les armes de la Visitation, de la famille de Sales et de la famille Frémyot.

Dans le clocher, un carillon né dans les creusets de la fonderie Paccard a été progressivement augmenté jusqu'à comporter trente-huit cloches. Son bourdon, classé, pèse 3 954 kg. À l'heure, les cloches entonnent le *Magnificat*, au quart l'*Iste Confessor*, à la demie le *Salve Regina* et aux trois quarts le *Vexilla Regis*.

L'intérieur de l'église, long de 48 m, est divisé en trois nefs par douze colonnes de marbre qui ont été épannelées sur place alors que la toiture avait déjà été posée. Elles ont été dressées de 1927 à 1929. Aux colonnes correspondent, sur les murs gouttereaux, douze pilastres. Entre ceux-ci s'ouvrent de grandes fenêtres dont les vitraux déroulent la vie de saint François à gauche, et celle de sainte Jeanne à droite. Posés de 1941 à 1952, ces vitraux ont été dessinés par Charles Plessard et réalisés par le maître verrier Francis Chigot. L'un d'eux présente la particularité de porter les armoiries du maréchal Pétain et de la Légion qui en furent les donateurs, suite au passage du chef de l'État français à la Visitation dans le cadre de la visite officielle qu'il fit à Annecy le 23 septembre 1941.

Le mur de l'abside est recouvert d'une grande mosaïque du Christ en croix, dessinée par le décorateur hollandais Molkenboer. L'entrée du sanctuaire est gardée par deux grands anges sculptés en 1930 par L'Hoëst. Le maître-autel a été dessiné par l'architecte Benoît de Grenoble. Le tabernacle en cuivre doré, porté par un Arbre de Jessé, a été réalisé à Paris par la maison Subes, sur un dessin de Paul Tournon qui a aussi conçu la table de communion. La structure de celle-ci est l'œuvre du ferronnier Francis Viollet de Cran-Gevrier et les motifs en bronze qui y sont appliqués sont sortis des ateliers Favier de Lyon.

Pèlerinages, neuvaines et commémorations

Depuis leur transfert sur la colline dominant Annecy, les corps de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal n'ont cessé d'attirer d'innombrables pèlerins qui se succèdent tout au long de l'année pour prier dans la basilique. Au mois d'août, la neuvaine salésienne est suivie par une assistance nombreuse et se termine par une cérémonie de clôture solennelle, toujours présidée par un évêque invité ou un cardinal.

Parmi les nombreux pèlerins de 1911, figuraient M^{gr} Ratti, préfet de la Bibliothèque ambrosienne de Milan, qui allait devenir le pape Pie XI en 1922, M^{gr} Pacelli qui allait devenir le pape Pie XII en 1939, et le jeune secrétaire de l'évêque de Bergame, l'abbé Roncalli, qui allait devenir le pape Jean XXIII en 1958. Entre temps ce dernier fut nonce à Paris de 1945 à 1953, ce qui lui donna l'occasion de revenir à la Visitation en 1945, en 1946 et en 1952. Les tombeaux de saint François et de sainte Jeanne reçurent en 1924 la visite de l'abbé Montini qui allait devenir le pape Paul VI en 1963.

En août 1978, la clôture de la neuvaine salésienne aurait dû être présidée par le cardinal Wojtyła, archevêque de Cracovie, mais le prélat polonais en fut empêché par la mort de Paul VI qui le détourna vers Rome pour le conclave où fut élu Jean-Paul I^{er}. Celui-ci étant mort presque aussitôt,

c'est le cardinal Wojtyla qui devint pape sous le nom de Jean-Paul II en octobre de cette même année 1978. S'il ne clôtura jamais la neuvaine à la Visitation, il y revint en tant que pape le 7 octobre 1986. Après avoir prié près des tombeaux de saint François et de sainte Jeanne, Jean-Paul II célébra la messe sur le Pâquier devant une foule immense. Tout naturellement, il prêcha sur la pensée et la spiritualité de saint François de Sales.

En 1967 le diocèse d'Annecy célébra le quatrième centenaire de la naissance de saint François par de multiples manifestations dont l'apothéose fut la clôture de la neuvaine salésienne à la Visitation, en présence de la famille royale de Savoie, le roi Humbert, la reine Marie-José et le prince Victor-Emmanuel.

D'autres cérémonies exceptionnelles sont prévues à la basilique en cette année 2010 marquant le quatrième centenaire de la fondation de la Visitation. Les célébrations de cet anniversaire se sont ouvertes dimanche 24 janvier, en la fête de saint François de Sales, par une messe solennelle présidée par le cardinal Paul Poupard, ancien responsable du Conseil pontifical pour la Culture. Lundi 31 mai, le cardinal André Vingt-Trois, archevêque de Paris, ouvrira la semaine du 400^e anniversaire, lequel sera fêté jour pour jour, le dimanche 6 juin, par une messe télévisée que présidera M^{gr} Boivineau, évêque d'Annecy. Du 22 au 29 août, la Semaine salésienne sera un nouveau temps fort, avant la clôture de ce quatrième centenaire, dimanche 12 décembre, au cours d'une messe que présidera le cardinal Philippe Barbarin, archevêque de Lyon et primat des Gaules.